

LE MONDE LIBERTAIRE



N° 1726
du 19 dec. au 8 janv. 2014

hebdomadaire de la Fédération anarchiste, adhérente à l'Internationale des Fédérations anarchistes

www.monde-libertaire.fr

ISSN 0026-9433

«Vous acceptez de faire silence sur une terreur pour mieux en combattre une autre. Nous sommes quelques-uns qui ne voulons faire silence sur rien.»

Albert Camus



Camus, l'homme révolté

KALEM

M 02137 - 1726 - F: 2,00 €



Entretien avec Jean-Pierre Andrevon **PAGE 12**



Qu'est-ce qu'un homme révolté? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas: c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. Un esclave, qui a reçu des ordres toute sa vie, juge soudain inacceptable un nouveau commandement. Quel est le contenu de ce «non»? Il signifie, par exemple, «les choses ont trop duré», «jusque-là oui, au-delà non», «vous allez trop loin», et encore, «il y a une limite que vous ne dépasserez pas». En somme, ce non affirme l'existence d'une frontière. On retrouve la même idée de limite dans ce sentiment du révolté que l'autre «exagère», qu'il étend son droit au-delà d'une frontière à partir de laquelle un autre droit lui fait face et le limite. Ainsi, le mouvement de révolte s'appuie, en même temps, sur le refus catégorique d'une intrusion jugée intolérable et sur la certitude confuse d'un bon droit, plus exactement l'impression, chez le révolté, qu'il est «en droit de...». La révolte ne va pas sans le sentiment d'avoir soi-même, en quelque façon, et quelque part, raison. C'est en cela que l'esclave révolté dit à la fois oui et non. Il affirme, en même temps que la frontière, tout ce qu'il soupçonne et veut préserver en deçà de la frontière. Il démontre, avec entêtement, qu'il y a en lui quelque chose qui «vaut la peine de...», qui demande qu'on y prenne garde.

Albert Camus – *L'Homme révolté*

Dossier Camus

Guerre culturelle autour de Camus, par A. Pache, page 3

Restaurer la valeur de la liberté, par A. Camus, page 6

Une commune idée de la liberté, par A. Grumo, page 9

Entretien

Rencontre avec Jean-Pierre Andrevon, page 12

Arguments

Polar et critique sociale, par P. Corcuff, page 16

À lire

Vivent les conflits, par M. Joffrin, page 18

Les révolutions de Paul Mattick, par A. Bernard, page 19

Mouvement

Une voix s'est éteinte, par Squale, page 20

Alain Monclus nous a quittés, par Thomas et Philo, page 21

Illustrations

Kalem et Valère

Tarifs

(hors-série inclus)

3 mois, 12 n^{os} hebdos, 1 n^o hors série, les gratuits 25 €

6 mois, 18 n^{os} hebdos, 2/3 n^{os} hors série, les gratuits 50 €

1 an, 35 n^{os} hebdos, 5/6 n^{os} hors série, les gratuits 75 €

L'abonnement à la version numérique du journal est à moitié prix.

Tous ces abonnements peuvent se faire en ligne sur www.monde-libertaire.fr.

Règlement à l'ordre des Publications libertaires, à joindre au bulletin à renvoyer à :

Publications libertaires, 145, rue Amelot, 75011 Paris, 01 48 05 34 08

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

France et étranger

Bulletin d'abonnement

Abonnement de soutien

1 an 95 €

Pour les chômeurs, les étudiants et les bénéficiaires du RSA, 50 % de réduction en France métropolitaine et gratuit pour les détenus. Les chèques tirés sur des banques hors France subissant une taxe exorbitante (plus de 15 euros), nous vous demandons d'effectuer vos paiements par virement bancaire international (IBAN: FR76 4255 9000 0621 0076 4820 363). (BIC: CCOPFRPPXXX)

Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière feuille de routage.

Guerre culturelle autour d'Albert Camus



Amédée Pache

Le 7 NOVEMBRE 2013 fut le centième anniversaire de la naissance d'Albert Camus (1913-1960). En France il est, et de loin, l'auteur le plus lu d'après-guerre : depuis des années, *L'Étranger* et *La Peste* trônent en tête des chiffres de vente (respectivement première et deuxième place). De 1957 à 1960, Camus a résidé à Lourmarin, village provençal situé à quelque 60 kilomètres au nord de Marseille, où se trouve également sa tombe ; aussi était-il devenu un atout qu'on abattit en septembre 2008 au profit de la candidature de Marseille au grand spectacle de la capitale européenne de la culture 2013. En l'occurrence, l'intitulé Marseille-Provence 2013 désigne un espace qui englobe le lieu d'inhumation de Camus.

Depuis cette candidature, on assiste à une guerre culturelle ininterrompue – aux relents bien souvent grotesques – au sujet de l'interprétation qui se veut à tout coup « exacte » de l'héritage politique de Camus. Chaque parti, chaque courant s'est efforcé et s'efforce de récupérer Camus comme porte-dra-

peau de sa propre idéologie ou de son courant politique ; d'aucuns au prix d'incroyables contorsions, souvent en dépit d'une vraie connaissance, et parfois enfin au mépris de la stricte vérité.

Cela va des anciens « pieds noirs » d'Algérie d'extrême droite au FN, en passant par les présidents Sarkozy et Hollande – qui s'avouent publiquement admirateurs de Camus – jusqu'à l'autre bout de l'éventail où Camus passe pour l'homme de la « gauche libertaire » (l'historien Benjamin Stora), mais sans se borner là. L'auteur de cet article ne s'exclut pas du lot, puisqu'il s'insère de fait comme bien proche de l'interprète anarchiste et non violent de Camus, Lou Marin. L'intérêt de cette guerre culturelle au sujet de l'écrivain le plus renommé de France réside à mon sens dans le fait que, à travers l'interprétation libertaire de son œuvre et la publication des articles que Camus a fait paraître dans les journaux anarchistes français et espagnols (*Solidaridad Obrera*, *Le Libertaire*, *Le Monde libertaire*, *Témoins*, *Libertés*, *Défense de*

l'homme, *Révolution prolétarienne*), le contenu libertaire véhiculé par Camus a pu largement pénétrer dans l'opinion publique – d'autant qu'il intéresse beaucoup de monde et que cela concerne l'unique domaine de son œuvre qui était resté largement inconnu du grand public jusqu'ici.

À proprement parler, ces efforts ont déjà été couronnés de succès : on est pris au sérieux dans les discussions qui tournent autour de Camus et l'on a établi que son arrière-plan politique libertaire constituait une donnée légitime et non plus une éventualité négligeable¹.

Le conflit à l'occasion du transfert de la dépouille de Camus au Panthéon

Ce lustre de guerre culturelle a débuté sous la présidence de Sarkozy. De concert avec la proposition d'Henri Guaino, conseiller spécial de Sarkozy, c'est au cours d'une conversation privée avec Sarko que le philosophe Michel Onfray lui avait soufflé à l'oreille l'idée d'exhumer Camus de sa tombe de

Lourmarin pour le transférer, en tant qu'écrivain national, au Panthéon où il voisinerait avec Victor Hugo, Jean-Jacques Rousseau et Alexandre Dumas. Le médiatique Michel Onfray se présente ouvertement, du reste, depuis des années comme un «libertaire», c'est en cette qualité qu'il est passé maintes fois à la télé. Nul courant ni organisation anarchiste, dont il se tient sagement à l'écart, ne l'a jamais encouragé ou autorisé à parler dans les médias au nom des libertaires – mais quelques-uns se sont sentis flattés, au fil des ans, lorsqu'il a parfois fait valoir à la télévision, en tant que «libertaire», des arguments loin d'être stupides, surtout comme théoricien de l'athéisme.

Or cela a changé ces dernières années. Lorsqu'a paru en 2012 le livre d'Onfray *L'Ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus*, Lou Marin l'a critiqué sur le fond dans *Le Monde libertaire*², ce qui a déclenché dans les cercles anarchistes des discussions certes contradictoires, mais dans l'ensemble fructueuses et éclairantes sur les avantages et inconvénients de se présenter comme «libertaire» autoproclamé dans les shows télévisuels – notamment quand il se révélait soutenir Montebourg dans les primaires du PS.

Dans son article, Lou Marin critiquait ainsi le livre d'Onfray. Primo, sa manière de dénigrer (qui vise ouvertement la concurrence) tous les travaux de militantes et militants issus du mouvement anarchiste qui ont paru après la mort de Camus; secundo, son ignorance délibérée de sources et séminaires d'importance où il ne pouvait pas se poser en vedette – ce fut par exemple le cas du colloque sur Camus libertaire qui se tint en 2008 à Lourmarin ou des Actes du colloque qui en émanèrent; tertio, le fait qu'il n'avait pas traité de l'influence que les écrits anarcho-syndicalistes de Simone Weil³ ont exercée sur Camus; et enfin, quarto, ses spéculations des plus aventureuses, dans les soixante dernières pages de son livre, imaginant ce que serait la position de Camus de nos jours.

Un capitaliste libertaire ?

Ce faisant, Onfray laissait entendre que Camus se ferait aujourd'hui l'apôtre d'un «capitalisme libertaire», chose qui n'est nulle part évoquée et à laquelle on ne trouve dans ses écrits pas la plus minime allusion.

À l'opposé, Camus a toujours approuvé tout au long de sa vie le «socialisme libertaire»; il a même écrit que «la propriété c'est le meurtre» (radicalisant ainsi la formule de Proudhon, «La propriété c'est le vol») – tandis qu'Onfray a de façon très fataliste écrit qu'il y a toujours eu de la propriété et qu'elle existera toujours. Cette réclame d'un «capitalisme libertaire» dont Onfray s'est servi dans les médias, et qu'il avait déjà utilisée auparavant en d'autres occasions, explique aussi pourquoi il lui était facile d'accéder à Sarkozy et

que ce dernier lui accorda même une audience privée.

Il est donc également caractéristique de la manière d'Onfray de lancer des proclamations ou des projets libertaires en contournant tout débat avec le mouvement libertaire et en s'adressant à des personnalités qui, pour la plupart, ne sauraient recevoir l'aval d'anarchistes. Sarkozy a aussitôt repris sa proposition de transférer Camus au Panthéon, et il s'est décrit dans les médias comme un partisan de Camus en livrant ainsi son interprétation: Camus fut un vaillant porte-parole de la liberté démocratico-capitaliste, donc un représentant du *statu quo* régnant.

Pour entériner la décision du transfert, il fallait l'accord des enfants de Camus: les jumeaux Jean et Catherine, qui possèdent les droits de succession. Catherine reçut un courrier très fourni de lecteurs et de lectrices des romans de Camus qui approuvaient ce transfert et, après avoir longtemps hésité, elle se prononça en sa faveur (elle est aujourd'hui franchement heureuse qu'on n'en soit pas arrivé là). Néanmoins, quelques intellectuels et exégètes, issus de la gauche jusqu'aux libertaires, adoptèrent un point de vue opposé qu'ils soutinrent publiquement et qu'on ne pouvait déjà plus passer sous silence – il est pourtant douteux que ceci ait pu en fin de compte être décisif dans le veto que Jean opposa à ce transfert. En tout cas, ce dernier employa le même argument que les anarchistes. À savoir que Camus s'est avant tout défini dans les années d'après-guerre en tant qu'adversaire du nationalisme, et qu'il a par exemple activement soutenu des campagnes antinationalistes, telle celle de Garry Davis qui avait publiquement déchiré son passeport en 1948 à Paris pour se déclarer citoyen du monde; il a donc fait valoir que Camus ne pouvait pas faire un bon héros national. Finalement, ce fut grâce au veto incontournable de Jean qu'échoua le plan Sarkozy-Onfray. Ce qui n'est déjà pas si mal du point de vue anarchiste.

Débats à propos de deux grandes expositions sur Camus et leur échec

On a pourtant vu mieux: l'apothéose et le clou de cette année de promotion de Marseille-Provence en capitale européenne de la culture avaient été planifiés en une grande exposition Camus à Aix-en-Provence. C'est au départ à Benjamin Stora que devait revenir cet extra, comme organisateur de cet événement; cet historien reconnu de la guerre d'Algérie vient de l'Organisation communiste internationaliste (OCI), dite «lambertiste», qu'il n'a quittée qu'en 1986⁴.

Son projet était de concevoir une exposition comportant cinq domaines, où un seul était dévolu au positionnement de Camus sur la guerre en Algérie. On en vint toutefois rapidement à discuter pour savoir si le centre

de gravité de l'exposition reposerait quand même sur l'Algérie.

C'est alors qu'on aboutit à un inextricable lacis de décisions et d'intérêts contradictoires où s'entremêlaient divers protagonistes: la direction de la capitale de la culture de Marseille, la député-maire d'Aix, Maryse Joissains, et – encore lui – Michel Onfray. Or il faut d'abord savoir aussi que Benjamin Stora, en tant qu'historien qualifié, est évidemment irrécusable, mais qu'aujourd'hui, s'étant écarté du trotskisme, il ne fait pas mystère d'être publiquement proche du Parti socialiste et du gouvernement de Hollande. Il est bien certain, et la chose s'est plusieurs fois révélée, que cette affaire représente une épine dans le pied de la maire d'Aix. C'est ainsi qu'en 2012 Benjamin Stora a été démis de son poste de responsable de l'exposition sans motif – l'instigatrice en a été la première magistrate d'Aix, femme impossible et bête à manger du foin, qui a par exemple interdit en 2012 une semaine de commémoration pour le cinquantenaire de l'indépendance algérienne à l'initiative de groupements indépendants. Elle fut d'ailleurs soutenue par la direction de Marseille 2013.

Les intérêts des associations d'anciens combattants en Algérie et de l'OAS

Maryse Joissains appartient à cette partie de l'UMP qui est ouvertement favorable à une alliance gouvernementale avec le parti néofasciste de Marine Le Pen, le Front national.

Il est patent, en arrière-plan, que la base électorale de la maire est constituée d'anciennes familles de colons français en Algérie et de leur descendance, qui ont été rapatriés en 1962 au moment de l'indépendance, sont restés pleins de ressentiments à l'égard de leur patrie qui les a abandonnés; et que l'on compte parmi eux d'influents associations de vétérans de l'Organisation armée secrète (OAS) qui avaient, du 21 au 25 avril 1961, fomenté un putsch contre de Gaulle, puis perpétré – après que le putsch eut été étouffé – des attentats dirigés contre la politique gaullienne de décolonisation. Aux yeux de la maire et de sa base électorale, Stora était premièrement trop proche du PS, ensuite trop critique vis-à-vis de la politique brutale menée durant la guerre d'Algérie par l'armée française; car la député-maire persiste publiquement, même aujourd'hui, à défendre la thèse qu'il ne s'agissait que d'une poignée d'insurgés et que l'histoire finirait par lui donner raison!

Mais alors voilà justement que le hasard voulut qu'à Aix ait lieu une présentation du livre d'Onfray sur Camus. Tout de go, la maire vint présider cette manifestation et convaincre sans barguigner Onfray de reprendre l'organisation de l'exposition Camus en lieu et place de Stora qui avait été viré; ce à quoi consentit Onfray. Le tarif d'Onfray pour cette présentation d'une soi-

Restaurer la valeur de la liberté



Albert Camus

Allocution à la Bourse du travail de Saint-Étienne, en 1953.

SI ON ADDITIONNE LES VIOLATIONS et les multiples exactions qu'on vient de dénoncer devant nous, on peut prophétiser un temps où, dans une Europe de concentrationnaires, il n'y aura plus que des gardiens de prison en liberté, qui devront encore s'emprisonner les uns les autres. Quand il n'y en aura plus qu'un, nous le nommerons gardien-chef, et ce sera la société parfaite où les problèmes de l'opposition, cauchemar des gouvernements du xx^e siècle, seront enfin, et définitivement, réglés.

Bien entendu ce n'est qu'une prophétie et, quoique dans le monde entier les gouvernements et les polices, avec beaucoup de bonne volonté, essaient d'arriver à cette heureuse conclusion, nous n'en sommes pas encore là. Chez nous, par exemple, dans l'Europe de

l'Ouest, la liberté est officiellement bien vue. Simplement, elle me fait penser à ces cousines pauvres qu'on voit dans certaines familles bourgeoises. La cousine est devenue veuve, elle a perdu son protecteur naturel. Alors, on l'a recueillie, on lui a donné une chambre au 5^e, et on l'accepte à la cuisine. On la montre parfois en ville, le dimanche, pour prouver qu'on a de la vertu et qu'on n'est pas chien. Mais pour tout le reste, et surtout dans les grandes occasions, elle est priée de la fermer. Et si même un policier distrait la viole un peu dans les coins, on n'en fait pas une histoire, elle en a vu d'autres, surtout avec le maître de maison, et, après tout, ça ne vaut pas la peine de se mettre mal avec les autorités constituées. À l'Est, il faut bien dire qu'on est plus franc. On a réglé son affaire à la cousine une fois

pour toutes et on l'a flanquée dans un placard, avec deux bons verrous. Il paraît qu'on la ressortira dans un demi-siècle, à peu près, quand la société idéale aura été définitivement instaurée. On fera des fêtes en son honneur, à ce moment-là. Mais, à mon avis, elle risque d'être alors un peu mangée des mites et j'ai peur qu'on ne puisse plus s'en servir.

Quand on ajoutera que ces deux conceptions de la liberté, celle du placard et celle de la cuisine, ont décidé de s'imposer l'une à l'autre, et sont obligées dans tout ce remue-ménage de réduire encore les mouvements de la cuisine, on comprendra sans peine que notre histoire soit celle de la servitude plus que de la liberté, et que le monde où nous vivons soit celui qu'on vient de vous dire, et qui nous saute du journal aux yeux tous les matins, pour faire de nos jours et de nos semaines un seul jour de révolte et de colère.

Le plus simple, et donc le plus tentant, est d'accuser les gouvernements ou quelques puissances obscures de ces vilaines manières. Et il est bien vrai qu'ils sont coupables, et d'une culpabilité si dense et si longue qu'on n'en voit même plus l'origine. Mais ils ne sont pas les seuls responsables. Après tout, si la liberté n'avait jamais eu que les gouvernements pour surveiller sa croissance, il est probable qu'elle serait encore en enfance, ou définitivement enterrée, avec la mention «Un ange au ciel». La société de l'argent et de l'exploitation n'a jamais été chargée, que je sache, de faire régner la liberté et la justice. Les États policiers n'ont jamais été suspectés d'ouvrir des écoles de droit dans les sous-sols où ils interrogent leurs patients. Alors, quand ils oppriment et qu'ils exploitent, ils font leur métier et quiconque leur remet sans contrôle la disposition de la liberté n'a pas le droit de s'étonner que la liberté soit immédiatement déshonorée. Si la liberté est aujourd'hui humiliée ou enchaînée, ce n'est pas parce que ses ennemis ont usé de trahison. C'est parce que ses amis ont en partie démissionné, c'est parce qu'elle a perdu son protecteur naturel, justement. Oui, la liberté se trouve veuve, mais, il faut le dire parce que cela est vrai, elle est veuve de nous tous.

La liberté est l'affaire des opprimés et ses protecteurs traditionnels sont toujours sortis des peuples opprimés. Ce sont les communes qui dans l'Europe féodale ont maintenu les ferments de liberté, les habitants des bourgs et des villes qui l'ont fait triompher fugitivement en 89, et à partir du XIX^e siècle, ce sont les mouvements ouvriers qui ont pris en charge le double honneur de la liberté et de la justice, dont ils n'ont jamais songé à dire qu'elles étaient inconciliables. Ce sont les travailleurs manuels et intellectuels qui ont donné un corps à la liberté, et qui l'ont fait avancer dans le monde jusqu'à ce qu'elle devienne le principe même de notre pensée, l'air dont nous ne pouvons plus nous passer, que nous respirons sans prendre garde, jusqu'au moment où privés de lui, nous nous sentons mourir. Et si,

aujourd'hui, sur une si grande part du monde, elle est en recul, c'est sans doute parce que jamais les entreprises d'asservissement n'ont été plus cyniques et mieux armées, mais c'est aussi parce que ses vrais défenseurs, par fatigue, ou par une fausse idée de la stratégie et de l'efficacité, se sont détournés d'elle. Oui, le grand événement du XX^e siècle a été l'abandon des valeurs de liberté par le mouvement révolutionnaire, le recul progressif du socialisme de liberté devant le socialisme césarien et militarisé. Dès cet instant, un certain espoir a disparu du monde, une solitude a commencé pour chacun des hommes libres.



Quand, après Marx, le bruit a commencé à se répandre et à se fortifier que la liberté était une balançoire bourgeoise, ce n'était sans doute qu'une simple confusion de mots. Mais nous payons encore cette confusion dans les convulsions du siècle. Car il fallait dire sans doute que la liberté bourgeoise était une balançoire, mais non pas toute liberté. Il fallait dire justement que la liberté bourgeoise n'était pas la liberté, ou dans le meilleur des cas, qu'elle ne l'était pas encore, mais qu'il y avait des libertés à conquérir et à ne jamais abandonner. Il est bien vrai qu'il n'y a pas de liberté possible pour un homme rivé au tour toute la journée et qui, le soir venu, s'entasse avec sa famille dans une seule pièce. Mais cela condamne une classe et une société, non le besoin de liberté, dont même le plus pauvre d'entre nous ne peut se passer. Et si même la société se trouvait transformée subitement et devenait décente et confortable pour tous, si la liberté n'y régnait pas, elle serait encore une barbarie. Parce que la société bourgeoise parle de la liberté sans la pratiquer, faut-il donc que la société ouvrière renonce aussi à la pratiquer en se vantant seulement de n'en point parler ?

Pourtant la confusion s'est opérée et, dans le mouvement révolutionnaire, la liberté peu à peu s'est trouvée condamnée parce que la société bourgeoise en faisait un usage mystificateur. D'une juste et saine méfiance à l'égard

des prostitutions que cette société infligeait à la liberté, on en est venu à se défier de la liberté même. Au mieux, on l'a renvoyée à la fin des temps, en priant que d'ici là on veuille bien ne plus en parler. On a déclaré qu'il fallait d'abord la justice, et que pour la liberté, on verrait après, comme si des esclaves pouvaient jamais espérer obtenir justice. Et des intellectuels dynamiques ont annoncé au travailleur que c'était le pain seul qui l'intéressait, et non la liberté, comme si le travailleur ne savait pas que son pain dépend aussi de sa liberté. Et certes, devant la longue injustice de la société bourgeoise, la tentation était forte de se porter à ces extrémités. Après tout, il n'est peut-être pas un seul d'entre nous, ici, qui dans l'action ou la réflexion, n'y ait cédé. Mais l'histoire a marché et ce que nous avons vu doit maintenant nous faire réfléchir. La révolution faite par des travailleurs a triomphé en 17 et ce fut alors vraiment le triomphe de la vraie liberté, et le plus grand espoir que ce monde ait connu.

Mais cette révolution, encerclée, menacée à l'intérieur comme à l'extérieur, s'est armée, s'est munie d'une police. Et peu à peu, privée de la force que représente la foi en la liberté dont elle se méfiait, la révolution s'est essoufflée pendant que la police se renforçait. Et le plus grand espoir du monde s'est sclérosé dans la dictature la plus efficace du monde. La fausse liberté de la société bourgeoise ne s'en porte pas plus mal, au contraire. Ce qui a été tué dans les procès de Moscou et d'ailleurs, et dans les camps de la révolution, ce qui est assassiné quand on fusille, comme en Hongrie, un cheminot pour faute professionnelle, ce n'est pas la liberté bourgeoise, c'est la liberté de 17. La liberté bourgeoise, elle, peut procéder en même temps à toutes ses mystifications. Les procès, les perversions de la société révolutionnaire, lui donnent à la fois une bonne conscience et des arguments.

En ce qui caractérise même le monde où nous vivons, c'est cette dialectique cynique qui oppose l'injustice à l'asservissement et qui renforce l'une par l'autre. Lorsqu'on fait entrer dans le palais de la culture, Franco, l'ami de Goebbels et de Hitler, Franco, le vrai vainqueur de la Deuxième Guerre mondiale, à ceux qui protestent et disent que les droits de l'homme inscrits dans la Charte de l'Unesco sont ridiculisés tous les jours dans les prisons de Franco, on répond sans rire que la Pologne est aussi à l'Unesco et qu'en fait de respect des libertés publiques, l'une ne vaut pas mieux que l'autre. Argument idiot bien sûr. Si vous avez eu le malheur de marier votre fille aînée à un adjudant de bataillon d'Afrique, ce n'est pas une raison pour marier une cadette à un inspecteur de la brigade mondaine. Il suffit d'une brebis galeuse dans la famille. Pourtant l'argument idiot est efficace. Et on nous le prouve tous les jours. À celui qui présente l'esclave des colonies en criant justice, on montre le concentrationnaire russe, et inversement. Si vous protestez contre l'assassinat à Prague d'un historien opposant comme Kalandra, on

vous jettera à la figure deux ou trois nègres américains. Dans cette dégoûtante surenchère une seule chose ne change pas, la victime, toujours la même, une seule valeur est constamment violée ou prostituée, la liberté et l'on s'aperçoit alors que partout, en même temps qu'elle, la justice est aussi avilie¹.

Comment rompre, pour finir, ce cercle infernal ? Il est bien évident qu'on ne peut le faire qu'en restaurant, dès à présent, en nous-mêmes et autour de nous, la valeur de liberté – et en ne consentant plus jamais à ce qu'elle soit sacrifiée, même provisoirement, ou séparée de notre revendication de justice. Le slogan d'aujourd'hui pour nous tous ne peut être que celui-ci : sans rien céder sur le plan de la justice, ne rien abandonner sur celui de la liberté. En particulier, les quelques libertés démocratiques dont nous jouissons encore ne sont pas des illusions sans conséquence et que nous puissions nous laisser ravir sans protester. Elles représentent exactement ce qui nous reste des grandes conquêtes révolutionnaires des deux siècles derniers. Elles ne sont pas, comme tant d'astucieux démagogues nous le disent, la négation de la vraie liberté. Il n'y a pas une liberté idéale qui nous sera donnée un jour d'un coup, comme on reçoit sa retraite à la fin de sa vie. Il y a des libertés à conquérir une à une, péniblement et celles que nous avons encore sont des étapes, insuffisantes à coup sûr, mais des étapes cependant sur le chemin d'une libération concrète. Si on accepte de les supprimer, on n'avance pas pour autant. On recule au contraire, on revient en arrière, et un jour de nouveau il faudra refaire cette route, mais ce nouvel effort se fera une fois de plus dans la sueur et le sang des hommes.

Non, choisir la liberté aujourd'hui ce n'est pas, comme un Kravchenko, passer de l'état de profiteur du régime soviétique à celui de profiteur du régime bourgeois, car ce serait, au contraire, choisir deux fois la servitude, et, condamnation dernière, la choisir pour les autres. Choisir la liberté, ce n'est pas comme on nous le dit choisir contre la justice. Au contraire, on choisit la liberté aujourd'hui au niveau de ceux qui partout souffrent et luttent, et là seulement. On la choisit en même temps que la justice et, désormais, nous ne pouvons plus choisir l'une sans l'autre. Si quelqu'un vous retire votre pain, il supprime en même temps votre liberté. Mais si quelqu'un vous ravit votre liberté, soyez tranquille, votre pain est menacé, car il ne dépend plus de vous et de votre lutte, mais du bon plaisir d'un maître. La misère croît à mesure que la liberté recule dans le monde et inversement. Et si ce siècle implacable nous a appris quelque chose, c'est que la révolution économique sera libre ou elle ne sera pas, de même que la libération sera économique ou elle ne sera rien. Les opprimés ne veulent pas seulement être libérés de leur faim, ils veulent l'être aussi de leurs maîtres. C'est qu'ils ne seront effective-

ment affranchis de la faim que lorsqu'ils tiendront leurs maîtres, tous leurs maîtres, en respect.

J'ajouterai pour finir que séparer la liberté de la justice revient à séparer la culture et le travail, ce qui est le péché social par excellence. Le désarroi du mouvement ouvrier en Europe vient en partie de ce qu'il a perdu sa vraie patrie, celle où il reprenait force après toutes les défaites et qui était la foi dans la liberté. Mais de même le désarroi des intellectuels européens vient de ce que la double mystification, bourgeoise et pseudo-révolutionnaire, les a séparés de leur seule source d'authenticité, le travail et la souffrance de tous, les a coupés de leurs seuls alliés naturels, les travailleurs. Je n'ai jamais reconnu quant à moi que deux aristocraties, celle du travail et celle de l'intelligence, et je sais maintenant qu'il est fou et criminel de vouloir soumettre l'une à l'autre, qu'à elles deux, elles ne font qu'une seule noblesse, que leur vérité et surtout leur efficacité sont dans l'union, que séparées, elles se laisseront réduire une à une par les forces de la tyrannie et de la barbarie, mais que réunies, au contraire, elles feront la loi du monde. C'est pourquoi toute entreprise qui vise à les désolidariser et à les séparer est une entreprise dirigée contre l'homme et ses espoirs les plus hauts. Le premier effort de toute entreprise dictatoriale est ainsi d'asservir en même temps le travail et la culture. Il faut les bâillonner tous les deux ou, sans quoi, les tyrans le savent bien, tôt ou tard, l'un parlera pour l'autre. C'est ainsi que selon moi, il y a pour un intellectuel deux façons de trahir aujourd'hui et dans les deux cas, il trahit parce qu'il accepte une seule chose : la séparation du travail et de la culture. La première caractérise les intellectuels bourgeois qui acceptent que leurs privilèges soient payés de l'asservissement des travailleurs. Ceux-là disent souvent qu'ils défendent la liberté, mais ils défendent d'abord les privilèges que leur donne, et à eux seuls, la liberté. La seconde caractérise des intellectuels qui se croient à gauche et qui, par méfiance de la liberté, acceptent que la culture, et la liberté qu'elle suppose, soient dirigées, sous le vain prétexte de servir une justice à venir. Dans les deux cas, on accepte, on ratifie, on conserve la séparation du travail intellectuel et manuel qui est le vrai scandale de notre société – et qui voue à l'impuissance à la fois le travail et la culture. On ravale en même temps la liberté et la justice. Mais la liberté n'est pas faite de privilèges, elle est faite surtout de devoirs. Et dès l'instant où chacun de nous essaie de faire prévaloir les devoirs de la liberté sur ses privilèges, dès cet instant la liberté réunit le travail et la culture et met en marche une force qui est la seule à pouvoir servir efficacement la justice. La vérité dont nous devons vivre aujourd'hui, la règle de notre action, le secret de notre résistance, peut se formuler simplement : tout ce qui

humilie le travail humilie l'intelligence, et inversement. Et la lutte révolutionnaire, l'effort séculaire de libération, se définit d'abord comme un refus incessant de l'humiliation.

À la vérité, nous ne sommes pas encore sortis de cette humiliation. Mais la roue tourne, l'histoire change ; un temps s'approche, j'en suis sûr, où nous ne serons plus seuls. Pour moi, notre réunion d'aujourd'hui est déjà un signe. Que des syndiqués se réunissent et se pressent autour des libertés pour les défendre, oui, cela méritait vraiment que de toutes parts tous accourent pour manifester leur union et leur espoir. La route est longue à parcourir. Mais si la guerre ne vient pas tout mêler dans sa hideuse confusion, nous aurons le temps de donner une forme enfin à la justice et à la liberté dont nous avons besoin. Mais pour cela, nous devons désormais refuser clairement, sans colère, mais irréductiblement, les mensonges, dont on nous a gavés. Non, on ne construit pas la liberté sur les camps de concentration, ni sur les peuples asservis des colonies, ni sur la misère ouvrière. Non, les colombes de la paix ne se perchent pas sur les potences, non, les forces de la liberté ne peuvent pas mêler les fils des victimes avec les bourreaux de Madrid et d'ailleurs. De cela, au moins, nous serons désormais bien sûrs comme nous serons sûrs que la liberté n'est pas un cadeau qu'on reçoit d'un État ou d'un chef, mais un bien que l'on conquiert tous les jours, par l'effort de chacun et l'union de tous.

A. C.

1. Aux dernières nouvelles, le gouvernement Laniel tue sept manifestants sur la place de la Nation pour ne pas être en reste avec les fusillades de Berlin. Ça nous apprendra à réclamer le dialogue. Nous l'avons, mais c'est le dialogue des morts. Oui, c'est à qui sera le plus méprisable !

Une commune idée de la liberté

Nous profitons de la récente réédition – en avril 2013 – des *Écrits libertaires* d'Albert Camus (textes rassemblés et présentés par Lou Marin), aux Éditions Indigènes, pour publier l'excellente recension qu'en avait fait Arlette Grumo pour la revue *À contretemps*.

Le Comité de rédaction du *Monde libertaire*

Arlette Grumo

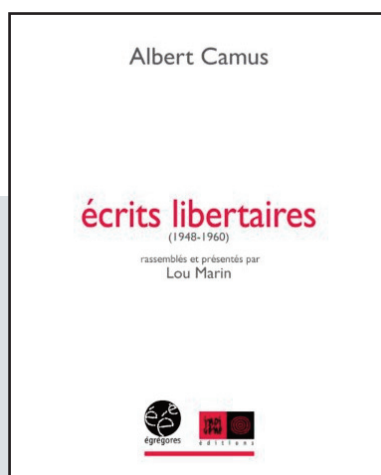
ON N'IMAGINE PLUS, aujourd'hui, ce que fut ce temps du soupçon et des basses œuvres, et pas davantage ce que l'infamale logique de la nécessité historique produisit d'infamie dans le débat intellectuel. Quand, sommé de choisir son camp, celui du progressisme en marche, Camus s'entêta à se revendiquer de la révolte et de la raison, il fut brisé. Irrémédiablement. C'était la loi, celle qu'imposaient Sartre et ses porte-flingues conceptuels. Aux yeux des commentateurs de l'époque, la logique sartrienne pouvait être contestable, mais elle avait l'immense avantage, à leurs yeux, de fonder une fascinante pensée philosophique. La logique de Camus, en revanche, qui reposait sur la conviction qu'aucun progrès ne pouvait s'accommoder du mensonge d'État, lui valut d'être rangé, par les mêmes petits marquis intellectuels, dans le camp des pleureuses. Sa réputation date de cette époque. Camus? Il écrit bien, mais il pense mal.

S'il arrive que le passage du temps corrige, atténue ou invalide certains jugements, ceux qui contribuèrent à faire de Camus un moraliste aux petits pieds finirent par s'imposer comme vérités d'évidence. Et nous en sommes toujours là. Au point que l'on peut s'interroger sur cette étrange persistance en une époque, la nôtre, où les pitreries politiques de Sartre font désormais tout juste rire. Admettre que Sartre eut à peu près tort sur tout devrait, logiquement, inciter à reconnaître que, sur quelques points du moins, l'humaniste Camus avait raison. Mais non, ce serait trop simple, ou simplement trop juste. À lire les modernes experts de l'histoire des idées, le débat intellectuel des années 1950 prouverait surtout que la vérité se trouvait du côté du très méthodique, rationnel et prudent Raymond Aron. La thèse, convenons-en, a au moins l'avantage de sauver in extremis l'honneur bafoué de la Rue d'Ulm. Après Sartre, Aron... Face à si supérieure compagnie, Camus, on s'en doute, ne fera jamais le poids. Aussi souvent que la nomenclature intellectuelle se mêlera de dire l'Histoire, son sens et ses retournements, il restera éternellement ce «philosophe pour classes terminales» épinglé, dans les années 1970, par un plumitif de seconde zone. Il faut s'y faire, cette entreprise de disqualification, ancienne et moderne, sait s'adapter à l'air du temps.

Ainsi, c'est dans un silence fracassant – aucune recension digne de ce nom parue dans ladite grande presse à l'heure où nous écrivons – que sort un livre fort intéressant sur les relations que Camus entretint, sa vie durant, avec les libertaires. Précédé d'une longue et savante préface de Lou Marin, maître d'œuvre de ce travail, et suivi d'un appendice de Freddy Gomez consacré aux très forts liens qui unirent Camus aux libertaires espagnols, l'ouvrage, adroitement composé, rassemble les collaborations que Camus donna à la presse libertaire entre 1948 et 1960. En sus des articles, lettres, précisions, allocutions de Camus, on y trouve également les réponses que suscitérent, en milieu anarchiste, certaines de ses prises de position, notamment lors de la parution de *L'Homme révolté* ou à propos de la guerre d'Algérie.

«Les textes de Camus présentés dans ce livre, précise Lou Marin, [...] prouvent que la connaissance qu'il avait de ce milieu et la collaboration qu'il lui apporta furent intenses et engagées.» Rien, en effet, ici, qui ressemble au papillonnage habituel des intellectuels de renom quand ils fréquentent la «canaille». Chez Camus, s'impliquer était affaire sérieuse, un acte qui engageait de manière soutenue, solidaire et constante. De ce point de vue, il y eut bien connivence entre Camus et les libertaires. Connivence, c'est-à-dire accord tacite sur l'essentiel et complicité dans les actes. En tirer la conclusion que Camus fut anarchiste serait une erreur. Il se contenta simplement d'être un «compagnon de doute» de la marge libertaire, cet espace imprécis où la parole se doit d'être libre et permanente l'interrogation sur soi-même.

Camus, nous dit Lou Marin, continue d'être, aujourd'hui encore, une «référence obligée» pour les libertaires. «Sa conception mesurée de la révolte, pensée jusque dans ses limites, indique-t-il, son refus de sacrifier des êtres humains pour un avenir hypothétique définissent toujours les contours d'une éthique révolutionnaire acceptable.» C'est précisément à partir de sa propre pratique – anarchiste et non violente – que Lou Marin, journaliste au mensuel de langue allemande *Graswurzelrevolution*, a découvert Camus, dans les années 1970. Depuis, il s'en est fait l'ardent exégète, comme en témoigne ce livre où la passion pour l'homme et l'œuvre pointe à chaque page.



Albert Camus, *Écrits libertaires* (1948-1960), textes rassemblés et présentés par Lou Marin, Éditions Égrégores et Indigènes, 2013, 337 pages, 18 euros.



Une histoire d'amitié

L'intérêt de Camus pour les libertaires remonte à loin. Dès la fin des années 1930, si l'on en croit le grand Pascal Pia, son mentor en journalisme à Alger républicain, ses sympathies allaient «aux libertaires, aux objecteurs de conscience, aux syndicalistes à la Pelloutier, bref à tous les réfractaires». Vacciné contre le communisme par un passage de deux ans au parti du même nom – dont il sera exclu en 1937 –, Camus ne sera plus jamais encarté. Pas même au Rassemblement démocratique révolutionnaire (RDR), ce curieux patchwork de la gauche non communiste qui vit le jour dix ans plus tard (1948) et auquel Camus prêta son concours, sans pourtant y adhérer. Cette volonté d'être en dehors de tout enfermement partisan dessina sans doute un terrain d'entente immédiat avec l'idée que les anarchistes, même les plus organisés, se faisaient de leur rapport au collectif. Hostiles par nature et par méthode à la massification et à la toute-puissance des majorités, les anarchistes offraient encore un avantage aux yeux de Camus, celui d'avoir éprouvé tant de défaites et de répressions qu'ils en tiraient une aptitude, presque naturelle, à la résistance au propos courant et à la fausse parole. Pour le reste, leur fidélité à l'idée de révolte les maintenait à peu près indemnes de toute inféodation à l'idée de révolution comme système. En fait, cette particulière capacité des anarchistes de défendre, en toutes circonstances, la liberté de penser ne pouvait, en ces temps d'engagement forcené, que croiser les préoccupations de Camus.

Lou Marin a raison d'insister sur le rôle de passeuse que joua Rirette Maîtrejean (1887-1968) auprès de Camus. Travaillant

tous deux à Paris Soir – elle comme correctrice, lui comme secrétaire de rédaction –, ils quittèrent la capitale ensemble, aux jours de l'exode de juin 1940, pour se retrouver à Clermont, puis à Lyon, où s'installa la rédaction du journal. De cette époque, Rirette gardera le souvenir d'une vraie complicité. Camus hésita sans doute quelque peu avant de questionner Rirette, de presque vingt-cinq ans son aînée, sur ses années d'anarchie ou sur son ex-compagnon Victor Serge. Mais ce qu'on sait, par le témoignage de Rirette, c'est qu'ils trouvèrent le temps de se parler, le temps de s'apprécier aussi. À l'occasion d'une conversation entre ouvriers du Livre en hommage à Camus, Rirette dira de Camus : «C'était non seulement un charmant camarade, mais un ami très sûr, [...] un homme d'une humanité extrême. J'ai su qu'il avait eu l'occasion de rendre service à plusieurs camarades, à moi aussi d'ailleurs.» On n'en saura pas davantage, mais ce peu c'est assez pour comprendre qu'aux yeux de cette figure de l'anarchie des années sans pardon Camus était de la famille libertaire. Naturellement. Intensément.

Au cœur de cette histoire, il y a l'Espagne, bien sûr, cette Espagne dont Camus se sentait si proche par ses origines et dont l'irréductible dualité symbolisait presque parfaitement l'envers et l'endroit, l'étranger et la chute, l'exil et le royaume. Aux jours difficiles, les réfugiés espagnols – et particulièrement les libertaires – trouvèrent en Camus cet «ami très sûr» dont parlait Rirette. En témoignent les souvenirs de Fernando Gómez Peláez, directeur de *Solidaridad Obrera* entre 1946 et 1954, rapportés dans cet ouvrage. Cette Espagne de l'exil voua à Camus une éternelle reconnaissance pour son implication dans son combat.

Elle cimentait des liens d'amitié personnels très forts entre tel ou tel de ses représentants et l'exilé d'Alger.

On peut alors penser que l'Espagne joua un rôle éminent dans le rapprochement entre Camus et les libertaires français. C'est à ses tribunes qu'ils se fréquentèrent et qu'ils se reconnurent mutuellement comme étant du même monde, restreint mais tenace devant l'adversité. L'hypothèse vaut ce qu'elle vaut, mais elle semble plausible. En ces temps où l'Espagne libre commençait d'être rangée au musée des antiquités par la Vox Populi démocratique, sa défense fut une cause sacrée pour quelques-uns de ses amis. Au nom de la simple justice et de la mémoire.

Pour une éthique libertaire

Lou Marin prête une attention particulière à la manière dont Camus s'exprima sur la question de la violence. Non pour le tirer vers son propre camp, mais pour montrer qu'il en perçut assez vite les limites et qu'il sympathisa avec le courant anarchiste non violent, dont la principale figure était alors Louis Lecoq. Si pour Camus, «résistant inconditionnel», comme il se définissait lui-même, «la violence [était] inévitable», il s'agissait d'en refuser la «légitimation». En lui gardant son «caractère exceptionnel», en la maintenant «dans les limites qu'on peut», en choisissant, chaque fois que cela est possible, «la vie contre la mort». De là à se revendiquer de la non-violence, il y avait un pas que Camus ne franchit pas. Par manque de «grandeur», disait-il. Plus sûrement parce que, au regard de ce qu'il savait des hommes et de l'histoire, il doutait qu'elle fût possible. Lou Marin note, avec justesse, que Camus oscillait entre une évidente

sympathie pour les adeptes de la non-violence et la croyance que cette manière de concevoir le combat relevait de l'utopie. De cette contradiction non résolue, il bâtit une ligne éthique reposant sur l'autolimitation de la violence en toutes circonstances. Ce qui lui fit dire, à propos de la polémique que suscita, chez les anarchistes, la lettre de Simone Weil à Georges Bernanos : « Il est bon que la violence révolutionnaire, inévitable, se sépare parfois de la hideuse bonne conscience où elle est installée. »

Assez largement propagé en milieu libertaire, ce refus de céder à quelque mythification que ce fût de la violence ne pouvait déranger, il est vrai, que quelques jeunes consciences anarchistes par trop gagnées à la légende de la propagande par le fait. En revanche, la vision que Camus donna de Bakounine dans *L'Homme révolté* déplut, elle, et fortement, aux plus éminents exégètes anarchistes de l'icône révolutionnaire russe. Elle valut, en tout cas, à Camus une véritable volée de bois vert de la part du très pompeux Gaston Leval qui, sur quatre longues livraisons du *Libertaire*, s'attacha doctement à démontrer l'incompétence de l'essayiste en la matière. L'objet du litige ? Le fait que Camus ait par trop tiré Bakounine du côté du nihilisme, en exhumant sa très louche relation avec le sombre Netchaïev.

À la lire aujourd'hui, cette polémique oubliée vaut surtout pour la cordiale réponse que Camus adressa au *Libertaire*. Fine, elle admet l'indiscutable magistère de Leval en science bakouninienne, mais elle tient bon sur ce que Camus appelle la « contradiction » de Bakounine, cette « nostalgie du nihilisme propre à toute conscience révoltée ». Autrement dit, tout en reconnaissant que la sévère admonestation de Leval l'a beaucoup « instruit » sur Bakounine, l'auteur de *L'Homme révolté* s'en tient à son projet initial : dépasser cette « contradiction propre à la pensée révoltée » entre le nihilisme et l'aspiration à la liberté. Analysant cette réponse, Lou Marin remarque très justement que, pour l'occasion, Camus, qui parle généralement à la première personne du singulier, emploie un « nous » de connivence. Ce faisant, poursuit Lou Marin, « c'est probablement dans ce texte que Camus s'identifia le plus avec le mouvement anarchiste ». Texte qui se termine ainsi : « La seule passion qui anime *L'Homme révolté* est justement celle de la renaissance. En ce qui vous concerne, vous gardez le droit de penser, et de dire, que j'ai échoué dans mon propos et qu'en particulier je n'ai pas servi la pensée libertaire dont je crois pourtant que la société de demain ne pourra se passer. »

L'honneur d'un homme

De *Défense de l'homme* à *La Révolution prolétarienne*, en passant par *Liberté*, *Contre-courant*, *Le Libertaire*, *Le Monde libertaire* et *Témoins*, Camus honora de sa signature la plupart des publications libertaires et syndicalistes révolutionnaires de ces années de guerre froide. Entre elles, et malgré l'irréductible spécificité que chacune revendiquait, de nombreux liens existaient. Souvent lues par les mêmes personnes, elles balisaient,

de fait, un espace de résistance à la logique des blocs, une sorte de troisième front du refus.

Chroniquant dans *La Révolution prolétarienne* le livre d'Alfred Rosmer *Moscou sous Lénine*, Camus évoquait ces opposants d'un autre temps qui, « refusant à la fois le déshonneur et la désertion », surent préserver, « pendant des années, dans la lutte de tous les jours, la chance fragile d'une renaissance ». C'était au temps de l'Union sacrée quand quelques hommes, très peu, surent résister à l'indigne déferlante de patriotisme qui gagna le mouvement ouvrier. Se revendiquer de ces « guides », c'était, pour Camus, inscrire les combats de son époque dans cette noble tradition de la résistance – aussi minoritaire fût-elle – à l'abdication des principes. Maintenir, en somme, la tête hors de l'eau sale de la compromission et du mensonge quand, de partout, on vous invite à la plonger.

Ces combats furent difficiles, rarement gratifiants, immensément décourageants, mais Camus les mena sans faillir, contre les aboyeurs staliniens et les esthètes de droite qui lui conseillaient de faire de la littérature et de s'en tenir à ça. Par la plume, la parole et le geste, Camus fut des grands combats pour la liberté de son époque : l'Espagne, bien sûr, comme on l'a dit, mais aussi Berlin-Est, quand les émeutiers prolétaires de juin 1953 étaient dénoncés comme fascistes dans *L'Humanité*, et Budapest, quand ceux de novembre 1956 le furent aussi et de même par le Parti des fusilliers.

À l'occasion de l'attribution du Nobel de littérature au « copain Camus », *La Révolution prolétarienne*, résolument à contre-courant des « bonnes âmes » de gauche qui vilipendèrent l'écrivain pour l'avoir accepté, lui rendit, au contraire, un hommage appuyé. Ce texte, qui exprime sans doute mieux que tout autre la nature du « pacte » qui lia Camus à cette mouvance syndicaliste révolutionnaire et libertaire « aux jours de peine » comme « au jour de l'honneur », mérite d'être largement cité : « Ce que nous savons de Camus, c'est la solidarité mille et mille fois manifestée, envers les militants d'Espagne, de Bulgarie, de Hongrie. Pas seulement à l'occasion de meetings ou de manifestes où tant de bonnes âmes viennent pointer pour que leur soient payés un jour, les jetons de présence historiques, mais là où il n'y a d'autres témoins que des anonymes, des sans poids, des sans grade ou des condamnés. Ce que nous savons de Camus, c'est le billet glissé au « déchard » et la souscription à la liste qui circule de main en main, c'est le refus des estrades et des présidences et la préférence pour l'action limitée mais utile, à mesure d'homme. Ce que nous savons de Camus c'est sa démission de l'Unesco lorsque l'Espagne de Franco y est entrée (comptez-vous bien, intellectuels de gauche, qui avez un penchant pour les majuscules sans principes). Ce que nous savons encore de Camus, ce sont des articles, des manifestes, des appels, des préfaces – ces pages qui sont le gagne-pain de l'écrivain – donnés sans compter, et qui ont alimenté tant de brûlots non conformistes, tant de publications hérétiques, tant de campagnes d'agitation sans le sou. »

À l'heure des reniements et des petits arrangements avec le crime, l'honneur de Camus fut sans doute de tenir sur ses positions – y compris les plus discutées ou les moins

comprises, comme celle qu'il adopta au moment de la guerre d'Algérie et qui, à lire les textes qu'exhume cet ouvrage, fut beaucoup plus subtile qu'on ne l'a dit. Il y avait de la sincérité chez cet homme, indiscutablement, mais aussi de la constance, de la dignité et un permanent souci de ne rien céder à la médiocrité et à la facilité. Ce disant, l'on comprend qu'il ne pouvait qu'être la cible des ricaneurs des *Temps modernes*, ces bourgeois bien-pensants à la conscience hémiplegique qui finirent par choisir « les communistes et la paix » tout en sachant que, ce faisant, ils s'inscrivaient définitivement dans le camp des concentrationnaires. Face à eux, Camus ne pouvait qu'opposer son sens radical de la nuance. C'était bien peu pour terrasser le cynisme sartrien, mais c'était assez pour trouver un terrain d'entente avec cette minorité des minorités qui, libertaire et à contretemps de son époque, s'entêta à penser que le moindre mal, c'était toujours le mal. Si l'honneur de Camus fut bien celui-là, celui des libertaires, toutes nuances confondues, fut de l'admettre pour un des leurs, sans jamais tenter de l'attacher à un quelconque dogme. Ce livre, précieux, en atteste. **A. G.**

1. Cette expression, particulièrement heureuse, est de Fabrice Magnone, in « Albert Camus, compagnon de doute ».

2. Le lecteur germanisant curieux de connaître la production de *Graswurselrevolution* pourra se reporter au site.

3. Cité par Charles Jacquier dans la notice qu'il a consacrée à Camus pour le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*.

4. Pour qui s'intéresse à l'histoire du mouvement anarchiste en ces années qui virent naître les « bandits tragiques », indispensable est la lecture des *Souvenirs d'anarchie*, de Rirette Maîtrejean – Quimperlé, La Digitale, 2005. Le récit de la vie de Rirette Maîtrejean sert, par ailleurs, de fil conducteur au beau livre d'Anne Steiner, *Les En-Dehors* – Montreuil, L'Échappée, 2008 –, ouvrage recensé par Gilles Fortin dans le n° 31, juillet 2008, de notre revue, pp. 22-23.

5. Cette conversation, où l'on apprend que Camus se sentit toujours plus à l'aise avec les ouvriers du Livre qu'avec les journalistes, fut recueillie par Georges Navel, lui-même correcteur, et publiée dans le n° 23, mai 1960, de la revue *Témoins*. Elle figure dans cette anthologie.

6. Les citations entre guillemets sont extraites du texte d'Albert Camus « Dialogue pour le dialogue », publié dans le n° 10, juin 1949, de *Défense de l'homme* et repris dans cette anthologie.

7. *Témoins*, n° 8, printemps 1955. Toutes les pièces de cette célèbre polémique figurent dans cette anthologie.

8. *La Révolution prolétarienne*, n° 420, septembre 1957.

9. Paru sans signature, ce texte – « Albert Camus, un copain » – fut rédigé par Louis Mercier et publié dans le n° 422, novembre 1957, de *La Révolution prolétarienne*.

Derrière la plume, devant l'écran

Entretien avec Jean-Pierre Andrevon

Né en 1937, Jean-Pierre Andrevon est, depuis la fin des années 1960, un écrivain majeur de la littérature fantastique et de science-fiction française. Écologiste et libertaire, il était tout naturel (!) que *Le Monde libertaire* lui consacre enfin quelques pages. Et quitte à parler de lui, autant le faire parler lui. D'où l'idée de cet entretien. Affirmation d'un engagement politique fort, les réponses données par l'auteur sont également passionnantes par leur évocation du processus de création artistique et de l'imbrication des genres, à la fois littéraires (ici, le polar, le fantastique et la science-fiction) et spectaculaires (cinéma, littérature, peinture et musique). On notera aussi la présence, tout au long de l'entretien, de l'ombre rassurante de Jean-Patrick Manchette, proche ami de Jean-Pierre Andrevon et auteur qui, dans les années 1970 et 1980, sut redonner au roman noir français une portée authentiquement sociale (et politique)...

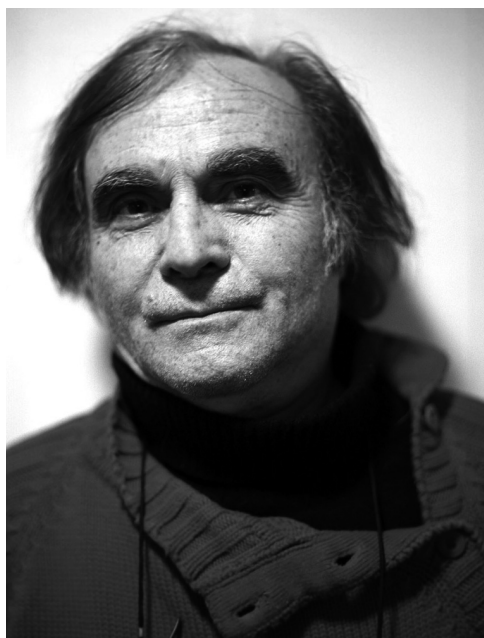
Guillaume Goutte: Ta première nouvelle a été publiée dans *Fiction* en mai 1968, une date qui n'est pas sans importance dans l'histoire de l'Hexagone, et même au-delà. Cette première nouvelle est-elle le reflet de cette époque-là ?

Jean-Pierre Andrevon: Elle est surtout le reflet de ce qui m'intéressait, et m'intéresse toujours, dans le domaine de la science-fiction: le «retour à la Terre», loin des grandes orgues du *space-opera* (que je ne dédaigne pas, néanmoins, comme lecteur ou spectateur de cinéma, et qu'il m'est arrivé de pratiquer). L'époque étant celle de la Guerre froide et de la hantise atomique, beaucoup de mes récits des années 1960 et 1970 reflètent ce climat: guerre nucléaire totale, Terre réduite à un désert radioactif, mutations. Il ne s'agit pas, en outre, de ma première nouvelle écrite, mais de ma première nouvelle publiée, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. J'en avais rédigé une version préliminaire, beaucoup plus courte, pour le fanzine *Lunatique*, où j'ai fait mes vrais premiers débuts. Ce devait être en 1964 ou 1965, j'avais donc autour de 27 ans. Époque où j'ai commencé à envoyer à *Fiction* des textes qui, au départ, ne recueillaient que le silence, avant que, fin 1967, je ne reçoive une lettre du rédacteur en chef de la revue, Alain Dorémieux, qui m'informait que le comité de lecture avait retenu trois de mes nouvelles, dont *La Réserve*. Mais aucune date de parution ne m'était indiquée. Je n'avais plus qu'à attendre. Aussi me souviendrais-je toujours de ce dimanche de mai exceptionnellement beau où, traversant des rues vidées, jonchées de tracts comme autant de confettis, et remplies d'un silence sidéral, j'étais allé au tabac-journaux de la gare de Grenoble, seule officine ouverte en ce jour dominical, pour m'y procurer un paquet des infects cigarillos qu'alors je faisais semblant de fumer. À l'étal, j'y repérais le dernier numéro de *Fiction* (le 174), que je m'empressais d'acheter. L'ouvrant, j'y découvris mon nom au sommaire et, dans les pages intérieures, ma

nouvelle *La Réserve*. Ce mois de mai était celui de la belle année 1968, et le fait que ma première nouvelle professionnelle s'y soit glissée est pur hasard. À moins de considérer qu'il n'y a pas de hasard et que les événements s'ordonnent en une logique secrète... En tout cas, par la suite, j'ai revendiqué haut et fort ce «hasard», avec un petit sourire en coin, bien entendu.

Guillaume Goutte: T'es-tu impliqué dans les révoltes étudiantes et les manifestations ouvrières de ce moment-là ?

Jean-Pierre Andrevon: Bizarrement (ou pas), mon engagement se situe avant et après 1968, pas spécialement pendant. Je m'explique. J'ai commencé des études aux beaux-arts de Grenoble en 1957 (précédées de quatre ans de boulot comme grouillot aux Ponts et Chaussées), j'avais donc alors 20 ans. J'ai immédiatement adhéré à l'Association générale des étudiants de Grenoble (Ageg), très marquée à gauche – mais une gauche, si je puis dire, sans étiquette, ni SFIO ni communiste. Mon ascension y a été rapide puisque, dès l'année suivante, j'étais élu membre du comité, au poste des relations internationales, puisque j'avais en charge le Cercle universitaire international de Grenoble, qui s'occupait de l'accueil des étudiants étrangers, nombreux dans ma bonne ville, et ce dès la fin de la guerre. Je suis resté à ces responsabilités jusqu'en novembre 1961, date de mon départ à l'armée... et en Algérie. Ce furent des années extrêmement formatrices, qui m'ont permis de rencontrer et de m'ouvrir à l'autre, de prendre la dimension du monde, d'où mon engagement internationaliste qui se fonda rapidement, avec mon entrée en écologie, au slogan «Nous n'avons qu'une Terre». L'époque était aussi celle des grandes manif contre la guerre d'Algérie, où je suis donc parti sans état d'âme début mars 1962, soit quinze jours avant le cessez-le-feu, quatre mois avant l'indépendance. Là aussi, j'ai engrangé des sensations, pris la mesure de





Jean-Pierre Andrevon : Je suis un « enfant de la guerre », j'avais 7 ans en 1945, époque où, après cinq ans de sevrage pour cause d'occupation, les films américains ont recommencé à débarquer en vrac et dans le désordre sur nos écrans. Ma mère et ma grand-mère, friandes de cinéma, m'y emmenaient chaque semaine, avant que j'y aille seul vers mes 10 ou 11 ans. J'ai ainsi vu les *Tarzan* avec Johnny Weissmuller, de nombreux westerns de John Ford et de Raoul Walsh (dont *The Dicks With Their Boots On*, qui m'avait fasciné), et le *Robin des bois* avec Errol Flynn (mon acteur préféré de l'époque). J'ai aussi eu la chance de voir *Tumak, fils de la jungle* (*One million B.C.*), autre fascination émerveillée à cause du combat réel entre le caïman et l'espèce de varan. Bref, la grande aventure tous azimuts, à laquelle j'ajoute des Chaplin. Pour ce qui est de la science-fiction, je crois que le premier film de genre que j'ai vu est *Destination Lune*.

Guillaume Goutte : Enfin, j'imagine que, si tu écris des romans, c'est aussi pour bouffer. Jean-Patrick Manchette, qui lui aussi vivait de ses écrits (très divers), parlait, sans jugement ni mépris, de « littérature industrielle » et se définissait lui-même comme « prolétaire intellectuel ». Te reconnais-tu également dans ces deux « concepts » ?

Jean-Pierre Andrevon : Je n'ai jamais réellement vécu de ma plume d'écrivain. Le faible volume des ventes de mes livres, leur nombre n'y faisant rien, l'explique. Je ne suis pas Bernard Werber, sinon ça se saurait. Dans les années 1970, j'étais marié à une enseignante qui faisait beaucoup pour faire bouillir la marmite. Et même dans ces années-là, mon travail dans la presse (*Charlie mensuel*, *Fiction*, entre autres) me rapportait plus que mes bouquins. Pour l'anecdote, ma situation n'a pas varié aujourd'hui, où mes revenus se scindent en trois tiers à peu près égaux : retraite, travail dans la presse et droits d'auteur. Mais, pour en venir à Manchette, qui fut un ami proche et cher, un

frère, dont la disparition précoce m'a vraiment bouleversé, il ne faut pas croire tout ce qu'il raconte et prétend. Ce qui l'a fait vivre, lui, c'est essentiellement le cinéma, grâce aux adaptations que Delon a suscitées. Mais quand il écrivait ses polars, il n'avait pas, j'en suis bien certain, l'impression de se brader à l'industrie. Il écrivait ce qu'il avait envie d'écrire, exactement comme moi, le résultat en termes de chiffre d'affaires lui important peu. Mais, enfin, c'est vrai, il faut bien bouffer. Et bouffer, même chichement, avec ce qui est un plaisir avant d'être un travail, c'est déjà un privilège énorme. Je ne vois rien de prolétaire là-dedans, car le prolétaire, il est au chômage, plutôt, ou alors il en bave. Manchette n'a jamais été dupe, il avait trop d'humour ou de distanciation pour ça. Dans son journal, il y a une citation de lui que j'adore : « D'une façon vulgaire, on pourrait dire que mon adhésion à la théorie révolutionnaire est accompagnée de l'idée que rien ne m'oblige néanmoins à vivre d'une façon désagréable. » T'as bien raison, camarade.

Guillaume Goutte : Tu as récemment publié une somme : *Cent ans et plus de cinéma fantastique et de science-fiction*. Mais avant cette grosse publication, tu as écrit – et continues d'écrire – pour des revues de cinéma comme, par exemple, *L'Écran fantastique*. Quand a commencé cette activité de critique de cinéma ? Et, surtout, pourquoi ?

Jean-Pierre Andrevon : Cinéphile et cinéphage, j'ai pratiqué le grand art de la critique cinéma depuis mes 20 ans approximativement. D'abord dans des journaux étudiants édités par l'Agep de Grenoble puis, très vite dans des petites revues cinéma, genre *Cinéma international*. Ensuite, entre 1963 et 1969, dans l'édition régionale du quotidien *Le Progrès de Lyon*, où j'avais été engagé comme pigiste, d'abord généraliste, mais où, à la force du poignet, je suis devenu spécialiste des événements culturels, la critique de film y tenant le haut du panier. L'année 1969 est aussi l'année de la naissance de *L'Écran fantastique*, d'abord

sous forme de fanzine puis, à partir de 1973, sous forme imprimée, et j'y ai immédiatement rejoint Alain Schlockoff (mon premier papier, je m'en souviens parfaitement, concernait *La Planète des singes*). Puis ce fut *Fiction*, à partir de 1971, et ce jusqu'à la mort de la revue en 1989, où je faisais de la critique multi-genre. J'ai donné quelques papiers à *Positif* puis, en 2000, la rédaction des *Affiches de Grenoble* et du *Dauphiné* m'a appelé pour renforcer l'équipe cinéma déclinante. J'y travaille encore aujourd'hui. Tout ça veut dire que j'avais accumulé depuis plus de quarante ans les critiques cinéma, toutes gardées et rangées dans des dossiers papiers – l'informatique n'étant arrivée chez moi qu'au milieu des années 1990. Il est donc arrivé qu'un jour, il y a une quinzaine d'années approximativement, je dise : « Mais bon sang, ce serait dommage que cette somme de travail demeure dans l'éphémère... » C'est là que l'idée a germé de réunir tous ces articles, et ceux qui suivaient de semaine en semaine, en un panorama du cinéma fantastique et de science-fiction. J'ai donc commencé à mettre de l'ordre dans mes dossiers, à tout retaper sur ordinateur. Mais je n'imaginais pas du tout que l'ouvrage prendrait le poids et la taille de l'ouvrage achevé. Ce n'est que peu à peu que je me suis dit : « Les critiques ne suffisent pas, il faut que j'y adjoigne des entrées sur les réalisateurs, les acteurs, les sous-genres, etc. » Quand j'ai compris que j'avais abordé mon rythme de croisière et que je n'y arriverais pas tout seul, j'ai demandé à Pierre Gires, historien du cinéma fantastique et rédacteur en chef de *Fantastyka* (mais hélas disparu en 2011), de me seconder. Deux ou trois autres collaborateurs ont suivi, dont Jean-Pierre Fontana. Mais on peut dire que, à la louche, j'ai dû rédiger 80 % du texte total. Ce n'est qu'avec l'arrivée de Guy Astic, immédiatement séduit par le projet pour ses éditions Rouge profond, que j'ai mis les bouchées doubles. C'était en mars ou avril 2012, nous avons donc bouclé l'ouvrage en un an et demi environ.

Guillaume Goutte: Qu'est-ce qui te touche dans le cinéma fantastique et de science-fiction ?

Jean-Pierre Andrevon: J'ai l'habitude de dire : «Les histoires que j'écris sont des films que je ne peux pas faire...» Mais est-ce que mon style très descriptif vient du cinéma ? Pas forcément. Je suis et ai toujours été un visuel, qui pense par images plus que par la psychologie des personnages. Cela vient de ma toute petite enfance, où ma mère m'apprenait à lire dans les pages de *Tintin*. J'ai continué en dévorant toutes sortes de magazines de bandes dessinées dès le milieu des années 1940, à commencer par *Coq Hardi* qui publiait *Guerre à la Terre* de Marijac et Liquois (une autre de mes références perpétuelles), mais aussi *Tarzan*, *Zorro*, *OK*, les fascicules à l'italienne de *Superman*, *Batman*, *Fantask* et autres. Lycéen, je passais mon temps à dessiner, à l'encre de couleur, les séquences principales des films que je voyais. J'ai gardé ces dessins, ils m'impressionnent encore aujourd'hui par la sûreté du trait, le fourmillement des détails ! En fait, je n'aurais pas dû être écrivain, mais peintre ou dessinateur de bandes dessinées – c'était d'ailleurs mes projets professionnels autour de mes 20-25 ans, alors que j'étudiais aux beaux-arts de Grenoble, puis que j'entamais une bien courte carrière de prof de dessin. D'ailleurs, mon premier travail conséquent a été une bande dessinée, dont j'ai dessiné une dizaine de grandes planches, inspirées à la fois par Forest et sa *Barbarella* pour l'esprit et par le Guy Peellaert de *Jodelle* pour le cerné ligne claire et les aplats de couleurs violentes. Cette bande, refusée par *Éric Losfeld* à qui je l'avais présentée, s'appelait... *Les Hommes-Machines contre Gandahar* – devenue, à cause de ce refus, mon premier roman, qui a décidé de ma «carrière.» Mais c'est vrai que le cinéma est toujours là, derrière, en embuscade, avec toutes les images que je garde en tête. Quand on a devant les yeux *2001* (pour la science-fiction) et *King-Kong* (le seul, le vrai, celui de 1933), difficile de s'en dépêtrer. Et puis, c'est l'évasion facile (deux heures assis dans un fauteuil), avec de continues surprises (*Gravity*) et, parfois, un retour salutaire à mes thèmes de prédilection, le retour à la Terre de *Les Fils de l'homme* d'Alfonso Cuarón. Vive le cinéma !

Guillaume Goutte: Tu es aussi un grand amateur de films noirs, auxquels tu rends un bien bel hommage dans ton roman *Le Travail du furet*.

Jean-Pierre Andrevon: Oui, ça rejoint ce que je disais de la littérature : le noir, la science-fiction sont toujours allés de paire, pour moi. En outre, rien ne me plaît plus (comme spectateur autant que comme producteur) que le mélange des genres. Que je pratique autant de fois que l'occasion en germe dans ma petite tête. Tout à la main, c'est de l'(auto)érotisme hard incrusté dans une situation de science-fiction. *L'Amour* est comme un camion fou, du polar teinté de fantastique. *Le Travail du furet* à l'intérieur du poulailler (je

tiens au titre complet, zappé dans les rééditions), c'est mon *Blade Runner* à moi – mon bouquin, comme le film de Ridley Scott, étant d'ailleurs sorti la même année, pur hasard, une fois encore.

Guillaume Goutte: Certains auteurs et critiques s'insurgent contre le traitement subi par la littérature et le cinéma de genre dans les grands médias (mépris, désintérêt, etc.). Mais, sans bien sûr rechercher à tout prix une marginalisation inutile et snob, est-ce pour autant souhaitable de voir cette littérature récupérée par les instances officielles de la culture ? Cette récupération ne sonnerait-elle pas sa propre mort en la vidant de la subversion qu'elle porte dans son propos et/ou sa forme ? On sait que le capital a cette capacité particulière à digérer les contestations qu'il produit...

Jean-Pierre Andrevon: Là encore, je vais répondre en marchant sur des œufs. En ce qui concerne le rejet ou l'ignorance des littératures de genre par les grands médias, on dirait que tu as fait un grand bond en arrière jusqu'aux années 1950 ou 1960. La science-fiction est enseignée à l'université, aujourd'hui. Et, pour ce qui concerne la télé (dont je suis un gros consommateur et ne m'en excuse pas), les séries de science-fiction ou de fantasy, ou fantastiques, encombrant les lucarnes, avec souvent des résultats artistiques meilleurs qu'au cinéma (*Game of Thrones*). Et le dernier Prix Goncourt, n'est-ce pas un auteur de polar qui en a été couronné en la personne de Pierre Lemaitre ? Quant à la récupération... il vaut mieux quoi ? Continuer à œuvrer dans l'ignorance des médias et crever de faim sous son auréole du pur sur la tête, ou naviguer tant soi peu dans une faible lumière et mettre du beurre dans ses épinards bio ? On rejoint Manchette, là encore : on écrit aussi pour croûter. Et Manchette, qui en croûtait, a-t-il été récupéré de quelque façon que ce soit ? Quand la subversion est là, elle est irrécupérable. On peut même y risquer sa vie, demande donc à Salman Rushdie et à Taslima Nasreen !

Guillaume Goutte: Outre ta production littéraire, tu donnes aussi dans la musique et la peinture. Sous quel angle les abordes-tu ?

Jean-Pierre Andrevon: J'ai toujours été un créatif spontané et boulimique, et ceci depuis ma plus tendre enfance. De fil en aiguille, il y a eu les beaux-arts. Et c'est le seul aspect commercial qui a décidé pour moi de mon activité principale : mes peintures ne se vendaient pas, je n'arrivais pas à placer mes bandes dessinées, alors que mes premières nouvelles, mes premiers romans ont trouvé assez facilement preneurs, en 1968-1969. Je n'ai rien décidé, on a décidé pour moi ! Bien sûr, j'aurais aussi voulu faire du cinéma – ce qui s'est résolu en deux courts-métrages (1973 et 1977). Quant à la chanson, je faisais partie de la génération des «chanteurs à la guitare» (Brassens, Leclerc,

Brel...). J'ai acheté ma première guitare à 15 ans, pour les chanter, et puis j'ai vite composé mes premières chansons... balancées ici ou là, plus tard, dans les fêtes écolos des années 1970, quelques cabarets. Mais c'est quand même difficile de mener autant d'activités à la fois. J'ai failli abandonner quand, en 2007, Bruno Pochesci, un jeune musicien qui venait de monter son propre label et avait lu un petit recueil de mes textes chantés, m'a contacté. Les moyens d'enregistrement s'étant considérablement allégés, Bruno m'a proposé de produire un premier CD. Et l'aventure est repartie grâce à lui, avec déjà trois CD regroupant 45 chansons. Le quatrième, *La Fille de l'été*, étant en cours de fabrication et où, cette fois, je chante en duo avec une fille pleine de talent, Florie. En fait, je ne fais pas de différence. Écriture, peinture, dessin, chanson, c'est en moi, ça sort de moi. En réalité, je suis tout le contraire d'un créateur impulsif. Tous mes récits sont élaborés à partir d'idées, puis de synopsis, parfois de scénarios très élaborés conçus souvent des années avant que je ne passe à l'acte. Pareil pour mes toiles, précédées de nombreux croquis (seule la chanson est sans doute d'une expectoration plus immédiate). En fait, je sais toujours où je vais, seul le «comment j'y vais» étant important. Je me laisse totalement guider par mes envies. Il m'arrive fréquemment, par exemple, d'interrompre l'écriture d'un roman au milieu d'une phrase pour sauter sur ma guitare, plaquer quelques accords, modifier quelques vers ou quelques notes d'une chanson en cours. Sans que cela ne perturbe aucunement ma créativité ou sa logique au long cours. Tout est dans ma tête, rangé en de multiples cases qu'il me suffit d'ouvrir et de refermer à ma guise. Autre privilège ? Certainement, et je ne m'en excuse pas non plus.

Guillaume Goutte: Écriture, musique, peinture, tu sembles déborder d'énergie et d'ambition créatives. N'est-ce pas, quelque part, une manière de se réapproprier ce monde qui nous échappe ?

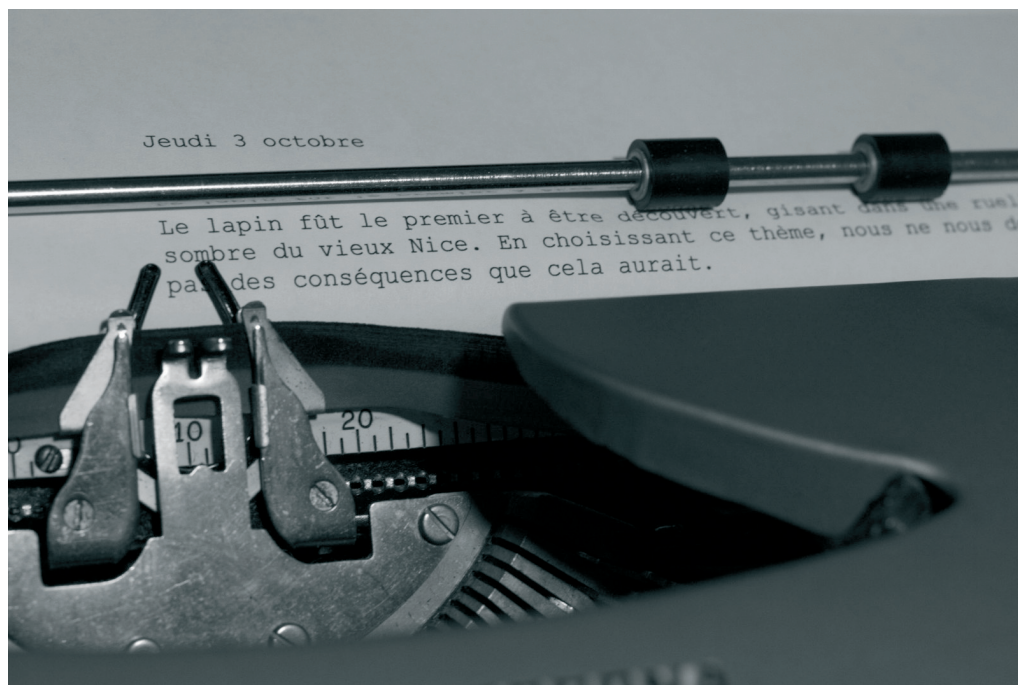
Jean-Pierre Andrevon: Je fais ce que je peux, ce que je sais faire, ce qui me plaît. Rien de plus, rien de moins. Je raconte des histoires, et s'il y a un sens à ces histoires, c'est qu'elles sont nourries par le sens de ma vie. D'où cette étiquette, une de plus, qu'on m'a souvent collée : écrivain à message. Je ne la refuse pas, tout en précisant bien que ce que je suis et ce que j'écris (la peinture étant quand même un peu à part) est insécable. Sans illusion toutefois, l'influence de l'écriture sur le monde, si elle est indispensable, étant tout de même de peu de poids. Et quand ça pèse, c'est souvent plus pour vous écraser que pour vous élever. Voyez la Bible ou le Coran... Ce qui n'est pas une raison pour baisser les bras. Ni le froc.

*Propos recueillis
le 5 décembre 2013
pour Le Monde libertaire*

Le polar, scalpel éthique de la critique sociale

Philippe Corcuff

Groupe Gard-Vaucluse
de la Fédération anarchiste



QUEL SENS DONNER à nos existences en Occident où les repères apparaissent souvent davantage brouillés et où les cadres religieux sont globalement en recul et/ou font l'objet d'appropriations plus individualisées, moins contrôlées par des institutions contraignantes? La question philosophique du sens est certes ancienne, mais elle n'a peut-être pas toujours existé sous cette forme explicite, et en fonction des périodes historiques et des sociétés, elle a pu prendre des tonalités diversifiées.

Le sens et la critique sociale

Nos sociétés occidentales contemporaines, et au-delà avec les logiques mondialisatrices, sont travaillées par des dérèglements divers qui pèsent sur cette question du sens, et notamment des inégalités entre classes liées aux structures du capitalisme, des dominations et des discriminations en interaction avec l'exploitation capitaliste du travail humain mais irréductibles à elle (sexistes, racistes, homophobes, etc.), une corruption des valeurs démocratiques du champ politique par les maléfices du pouvoir, le carriérisme et/ou l'argent, les dégâts sur les univers naturels et les relations sociales générés par le productivisme propre à la logique du profit,

ainsi que des incertitudes liées au processus moderne d'individualisation et à ses approfondissements.

Le genre «polar», et en son sein tout particulièrement la tradition du «roman noir américain», peut éclairer de manière critique la façon dont se pose la question du sens à l'intérieur du réel social-historique. Dans cette perspective, la philosophie et la sociologie critiques peuvent nous aider à mieux comprendre ce que nous dit le polar dans son registre propre et, en retour, le polar peut nourrir les outils de la philosophie et de la sociologie critique. Le roman noir, instrument de critique sociale distinct de la sociologie, peut ainsi alimenter un questionnement spirituel, non nécessairement religieux, en l'ancrant dans les coordonnées sociales et historiques qui sont les nôtres. Et il le fait en mettant l'accent sur les zones noires et grises de nos vies. Ce seront les principales pistes explorées ici.

Le roman noir américain naît dans les années 1920. Deux des figures principales de ce que l'on appelle aussi la «hard-boiled school» (littéralement «école des durs à cuire») sont Dashiell Hammett (1894-1961), inventeur du détective Sam Spade, et Raymond Chandler (1888-1959), créateur du détective

Philip Marlowe. Certaines de leurs histoires ont d'ailleurs été adaptées au cinéma, qui a donné au roman noir une seconde vie populaire, mais dans un registre culturel différent, avec le film noir américain, dont l'acteur Humphrey Bogart a été une étoile marquante. Le roman noir revêt deux grandes caractéristiques: 1) un ancrage social, avec un regard critique sur la société moderne, et 2) une vision désenchantée qui tend toutefois à préserver souvent une composante morale. C'est du moins ce qu'en dit Jean-Patrick Manchette (1942-1995), lui-même auteur de romans policiers (comme *Nada*, *Le Petit Bleu de la côte ouest*, etc.) et initiateur, à partir du début, des années 1970 de ce qu'on a appelé «le néopolar» français, se revendiquant de la tradition américaine. Sur le premier plan, Manchette caractérise le polar par une voie «réaliste-critique» avec un parti pris «d'intervention sociale très violent»¹. Sur le second plan, il avance que «le polar est la grande littérature morale de notre époque»², mais dans le cadre d'«un chant tragique»³. Par ailleurs, dans ce premier portrait global du noir, il ne faudrait pas oublier que c'est avant tout une affaire d'hommes, et qu'un de ses angles morts tendancieux, non perçu par Manchette, est empli de stéréotypes machistes et virilistes.

Entre scepticisme et ouverture du possible

Roman noir : la noirceur de l'expérience tend à donner une tonalité particulière à cette forme littéraire. C'est comme s'il y avait, dans les brûlures générées par les épreuves de la vie, un fil analogique qui reliait des trajets biographiques, des conditions d'écriture et des conjonctures sociohistoriques disparates. Le scepticisme à l'égard de nos sociétés et de leurs conventions, comme des humains qui s'y « agitent », l'ironie sombre à l'égard de soi (dans le cas du héros-narrateur) et des autres, voire les traits du cynisme ou d'un relativisme immodéré (du type « tout se vaut »), sont plus ou moins au rendez-vous. Une telle ambiance peut nourrir une radicalisation de la critique des institutions de nos sociétés. Cette critique sociale semble hésiter entre la réouverture de l'espace des possibles face à la fermeture dominante du réel et un fatalisme du « à quoi bon » parce que « tout est gangrené ».

De ce point de vue, le polar nous invite fréquemment à marcher sur une corde raide, en mêlant une double portée finement intriquée : de philosophie aux parfums métaphysiques – ce sont les âmes des personnages qui apparaissent affectées – et de sociologie critique – cela s'inscrit dans la mise en cause des désordres de la vie (et de la ville) moderne. De cet art funambulesque, j'ai extrait trois figures que le recours à cinq romans⁴ me permettra de travailler :

1. La figure de l'extrême scepticisme (Robin Cook).

2. Celle du retour à un absolu (James Lee Burke).

3. Celle, plus floue et insolite, à laquelle j'ai donné ailleurs le nom compliqué de « transcendants relatives » (Harrison Hunt, Howard Fast, James Crumley), c'est-à-dire des repères juste au-dessus de nos têtes, comme une boussole « transcendante », afin de nous aider à nous orienter, mais fabriqués à partir des fragilités humaines, et donc « relatives » à ces fragiles humanités⁵.

Ainsi les personnages principaux du Britannique Robin Cook (1931-1994) nous entraîneraient irrémédiablement vers le vide, ceux de James Lee Burke (né en 1936) s'en sortiraient en retrouvant la figure protectrice d'un dieu, tandis que ceux de Harrison Hunt⁶, de Howard Fast (1914-2003) et de James Crumley (1939-2008) caleraient leurs routes sur des repères plus fragiles ; chacune de ces figures débouchant sur une éthique ajustée (une éthique du suicide chez Cook, une éthique religieuse chez Burke, un certain sens de l'orientation éthique en situation chez Hunt, Fast et Crumley).

Éthiques et mélancolie

Nos cinq romans expriment tous une exigence éthique : très pessimiste chez Robin Cook, aimantée par une voix divine chez James Lee Burke ou ballottée par la fragilité de repères simplement terrestres chez Harrison

Hunt, Howard Fast et James Crumley. « Tous moraux, ces mecs », lance Manchette⁷. Mais, à chaque fois, ni l'abandon, ni l'arrogance, ni l'éclatement (« s'éclater » dans l'éclatement des significations), si choyés par la culture « postmoderne », ne sont au rendez-vous, mais plutôt une certaine tenue, malgré tout, par-delà les déceptions et la douleur. Comme si, face à la déliquescence généralisée, et même si des compromis quotidiens avec le mensonge et l'injustice apparaissent nécessaires pour survivre, il fallait préserver un noyau d'intégrité personnelle. Pour ne pas être complètement emporté par le mal (Robin Cook), par la violence et l'autodestruction (James Lee Burke) ou rester disponible aux miracles humains de l'amour (Harrison Hunt, Howard Fast, James Crumley).

Les éthiques du polar ont intégré l'expérience du tragique, au sens que le philosophe Clément Rosset, dans le sillage de Nietzsche, a donné à ce terme. Le tragique, c'est par exemple se cogner à une mort accidentelle⁸, dans ses dimensions « insurmontables »⁹, « irrémédiables » et « imméritées ». Quand un événement, dans ses douleurs et parfois ses plaisirs, déborde les catégories morales traditionnelles. Comme Clément Rosset, James Lee Burke, Robin Cook, James Crumley, Howard Fast et Harrison Hunt récusent une éthique qui consentirait « à cet oubli du tragique »¹⁰.

Ni le refus nietzschéen des notions de bien et de mal ni la joie nietzschéenne ne naissent pour autant de ce constat, plutôt la mélancolie, dans un rapport relatif mais effectif aux catégories traditionnelles de la morale. Reconnaître les faiblesses de la morale face à l'événement tragique ainsi que nos propres faiblesses morales, ce n'est pas nécessairement récuser la part morale de nos existences. Le philosophe Maurice Merleau-Ponty (1908-1961) suggère dans cette voie : « Si nous devons retrouver une morale, il faut que cela soit au contact des conflits dont l'immoralisme a fait l'expérience »¹¹.

C'est pourquoi l'éthique du polar suit largement les chemins d'une mélancolie tragique, en restant toutefois, chez certains, disponible aux trouées de l'utopie amoureuse ou amicale, dans une mélancolie se faisant plus radicale, car ouverte sur l'avenir¹². Merleau-Ponty, encore lui, nous invite à mettre en tension les composantes tragiques et utopiques à l'œuvre dans une histoire humaine contingente marquée par une certaine imprévisibilité : « Le monde humain est un système ouvert ou inachevé et la même contingence fondamentale qui le menace de discordance le soustrait aussi à la fatalité du désordre et interdit d'en désespérer »¹³.

Les romans de Harrison Hunt, Howard Fast et James Crumley s'engagent timidement et prudemment dans cette direction, en donnant toutefois au pôle tragique davantage de poids.

Cette première traversée fragmentaire des contrées du polar nous a permis de découvrir

des matériaux inhabituels, peu souvent sollicités, pour relancer des questions existentielles, plus classiquement traitées avec les ressources de la philosophie. Une politique qui se préoccuperait de repères à reconstruire, hors des protections de l'absolu et des facilités du relativisme, aurait peut-être quelques enseignements à en tirer. Mais c'est une autre histoire, qui risque de peu intéresser les politiciens professionnels ou les avant-gardes révolutionnaires autoproclamées...¹⁴

P.C.

1. J.-P. Manchette, *Chroniques*, Paris, Rivages, 1996, p. 12 (juin 1980).

2. *Ibid.*, p. 31 (janvier 1978).

3. *Ibid.*, p. 36 (février 1978).

4. Il s'agit dans l'ordre de mon traitement de : Robin Cook, *Il est mort les yeux ouverts* (*He Died With His Eyes Open*, 1^{er} éd. : 1983), trad. franç. de J.-B. Piat, Paris, Gallimard, collection « Folio », 1989 ; James Lee Burke, *Prisonniers du ciel* (*Heaven's Prisoners*, première éd. : 1988), trad. franç. de F. Michalski, Paris, Rivages/noir, 1992 ; Harrison Hunt (pseudonyme de Willis Ballard et Norbert Davis), *À l'estomac!* (*Murder Picks The Jury*, première éd. : 1947), trad. franç. de J. Papy, Paris, Gallimard, collection « Série noire » (n° 84), 1951 ; Howard Fast, *Sylvia* (première éd. : 1960), trad. franç. de L. du Veyrier, Paris, Rivages/noir, 1990 ; et James Crumley, *Le Dernier Baiser* (*The Last Good Kiss*, 1^{er} éd. : 1978), trad. franç. de P. Garnier, Paris, Gallimard, collection « Folio policier », 2006.

5. C'est autour de la notion-problème de « transcendants relatives » que sont menées les « investigations existentielles » de mon livre *La Société de verre. Pour une éthique de la fragilité*, Paris, Armand Colin, 2002.

6. Norbert Davis (1909-1949) – celui qui, avec Willis Ballard (1903-1980), se cache sous le pseudonyme de Harrison Hunt – était l'un des auteurs de polar préférés du philosophe Ludwig Wittgenstein dans les années 1940 (voir Ray Monk, *Wittgenstein. Le devoir de génie*, première éd. : 1990, Paris, Odile Jacob, 1993, p. et 517-518). Il s'est suicidé en 1949.

7. J.-P. Manchette, *Chroniques*, op. cit., p. 32 (janvier 1978).

8. C. Rosset, *La philosophie tragique* (1^{er} éd. : 1960), Paris, PUF, collection « Quadrige », 1991, p. 8-9 et 27-29.

9. *Ibid.*, p. 38.

10. *Ibid.*, p. 31.

11. M. Merleau-Ponty, *Sens et non-sens* (1^{er} éd. : 1948), Paris, Gallimard, 1996, p. 8.

12. Sur la mélancolie radicale dite « classique » (Saint-Just, Blanqui, Benjamin...), voir D. Bensaïd, *Le Pari mélancolique*, Paris, Fayard, 1997, p. 233-258.

13. M. Merleau-Ponty, *Humanisme et terreur. Essai sur le problème communiste* (première éd. : 1947), Paris, Gallimard, collection « Idées », 1980, p. 309.

14. Extraits de l'introduction et du chapitre 1 de *Polars, philosophie et critique sociale* (Paris, éditions Textuel, collection « Petite Encyclopédie critique », octobre 2013).

Vivent les conflits !

«LES CONFLITS, C'EST LA VIE!» Tel est le titre du dernier numéro de *Réfractations*. Le numéro 31 de la revue se concentre sur les conflits au niveau microstructurel, en particulier dans les milieux libertaires. L'éditorial justifie ce choix en affirmant que «toute la vie collective est traversée de conflits, pour lesquels se pose la question de leur caractère moteur ou paralysant. Qu'on le dise pour les célébrer ou parce qu'il faut bien vivre avec, les conflits, c'est la vie». Il rappelle également que le collectif est composé d'individus d'orientations libertaires variées, appartenant ou non à des organisations anarchistes.

«Les conflits, c'est la vie» est à mettre en tension avec le numéro 17 «Pouvoirs et conflictualités» (automne 2006) qui s'interrogeait sur la façon dont la pensée politique contemporaine renvoyait la conflictualité hors du champ politique, réduisant celui-ci à la dimension juridique de la garantie des droits, avec pour conséquence «le congé définitif donné à toute idée et tout imaginaire de la révolution». En conflit permanent avec la société telle qu'elle existe, l'anarchisme est lui-même traversé de conflits. Parce qu'il refuse l'intercession d'une instance transcendante chargée de les régler (ou de les étouffer), il a développé à cet égard des théories et des pratiques originales, «depuis les jurys d'honneurs jusqu'aux groupes affinitaires, en passant par la pratique du consensus formel».

Plus qu'une question d'échelle, les conflits sont distingués dès les premières pages des luttes externes contre les systèmes de domination (capitalisme, patriarcat, État...) par l'idée que la notion de conflit impliquerait une égalité des forces. Est soulevée la difficulté, dans les milieux libertaires, de nommer le conflit interne qui passe par le fait de s'extraire de ce même conflit. Pourtant, le nommer permet de mettre les deux forces qui se heurtent sur un pied d'égalité et, donc, de le désamorcer en partie. Jean-Christophe Angaut note, dans «L'anarchisme et ses conflits», qui ouvre le dossier, que «dans tout collectif [...] peuvent se reproduire les relations de domination qui sont précisément celles qu'il prétend combattre en dehors», questionnant l'opposition intérieur-extérieur.

La commission de rédaction veille à ne pas tomber dans trop d'abstraction en laissant une belle place à l'analyse de plusieurs conflits ayant marqué des milieux libertaires ces dernières années. Ainsi, Annick Stevens propose une analyse et une «tentative de compréhension du cas des éditions Agone». Du fait de l'actualité du sujet, cet article est d'ailleurs publié également en ligne sur le site de *Réfractations* : www.refractions.plusloin.org. Alain Thévenet, quant à lui, revient sur son expérience de la CNT dans l'article «À propos d'un conflit récent». La section Anarchisme exhume un texte de Pierre Jouventin de 1971 intitulé «Ce qui ne va pas au sein de la FA» qui pose la question du caractère répétitif de certains conflits qui présentent souvent des traits similaires, bien que les époques changent.

Avec l'article «Attention, un conflit peut en cacher un autre», Bernard Hennequin pose la question de la règle commune («pacte associatif») instaurée selon le principe de libre association, et du non-respect de cette règle commune (selon une terminologie, à notre sens malheureuse, de «déviance» qui est utilisée en ce moment dans les milieux libertaires pour questionner le droit, la justice et la police en société anarchiste). Car, c'est bien un autre des objets sous-jacents que l'on peut voir à la lecture de nombres d'articles de ce n° 31 de *Réfractations*, celui de l'angle du droit pour résoudre les conflits. Peut-être un appel pour une prochaine parution de *Réfractations* qui reprendrait, sous un autre angle, la question du droit (le numéro 6, «De quel droit?», datant déjà de l'automne 2000, et ayant porté sur une critique plutôt macrostructurelle du droit en société bourgeoise).

Marie Joffrin

Groupe Louise-Michel
de la Fédération anarchiste



Réfractations, n° 31, « Les conflits, c'est la vie ! », 2013, 192 pages, 15 euros. Disponible à la librairie du Monde libertaire, 145, rue Amelot, 75011 Paris.

Les révolutions de Mattick

ON NE S'ATTENDAIT PAS qu'un livre consacré au parcours de vie d'un théoricien des crises économiques, également partisan des conseils ouvriers, se lise comme un roman. Le titre, pourtant, annonçait la couleur.

Nous sommes dans l'Allemagne de 1918 qui vibre de passions révolutionnaires : « Pour moi, écrit Mattick, la révolution fut surtout une grande aventure. Nous étions fous d'enthousiasme... »

Le jeune Paul aura l'occasion de voir en chair et en os Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg parler devant le Reichstag.

Car elle fut pour le moins étonnante la vie (1904-1981) de l'apprenti mécanicien Paul Mattick : élu à 14 ans délégué au conseil ouvrier en tant que représentant du conseil des apprentis, il avait d'abord fréquenté les bandes d'adolescents qui, dans Berlin, pillaient les commerçants à la recherche de nourriture et de charbon ; enfance misérable, mais enfance heureuse, dit-il ; et aussi chanceuse : il échappa à la tuberculose qui décimait ses jeunes compagnons après 1918.

Puis, à partir d'un engagement dans la Jeunesse socialiste libre, il ira jusqu'à fréquenter le monde artistique et littéraire pour finir lui-même par prendre la plume, comprenant que « c'était une très belle chose que de pouvoir écrire ».

En 1920, lors du putsch de Kapp, il manifeste dans la rue ; fait prisonnier et collé au mur avec ses camarades, il échappe, encore par chance, à la fusillade grâce à la mansuétude d'un officier qui le trouve trop jeune pour être exécuté.

Sa vie militante se poursuit à coller des affiches, à distribuer des tracts et à fabriquer et vendre des journaux. Suite à un affrontement, il est abandonné baignant dans son sang, laissé pour mort, mais il s'en tire encore, sauvé par la police !

À l'époque, pour financer leurs journaux, les jeunes pratiquaient beaucoup l'expropriation en tout genre, activité, note Mattick, qui devint « au fur et à mesure une fin en soi ».

Donc, une vie militante à organiser des grèves, des occupations d'usine. Lors de l'une d'entre elles, la police défonce la porte au canon. Il s'en sort encore alors que ses compa-

gnons sont massacrés. Cette vie trépidante est cependant parsemée de moments d'humour où l'amour a aussi sa place.

Il faut saluer tout un travail de notes et de commentaires qui éclaire le lecteur peu familier des événements et des acteurs hauts en couleur de ce temps. De même, on peut se perdre dans les sigles des différentes organisations ouvrières et leurs scissions : KPD, KAPD, AAU, AAUE, SPD, USPD, IWW, etc. Et tout un chacun n'a pas les clés pour comprendre ce communisme de conseil opposé au bolchevisme, au capitalisme d'État et au capitalisme tout court : « Pour nous, il était évident que toute cette saloperie de société finirait par s'effondrer et que la révolution adviendrait un jour. C'était une chose dont nous étions alors tous absolument convaincus. »

En 1926, Mattick a 22 ans et il s'exile aux États-Unis où il trouve rapidement du travail. Il est alors marié avec deux enfants à charge. Il entre en contact avec les wobblies, les Industrial Workers of the World, avec qui il se sent très à l'aise. Et c'est à ce moment qu'il va sérieusement approfondir sa culture marxiste. Mais, dit-il, « l'idée d'une séparation entre théorie et pratique [...] a toujours été absente de notre esprit ».

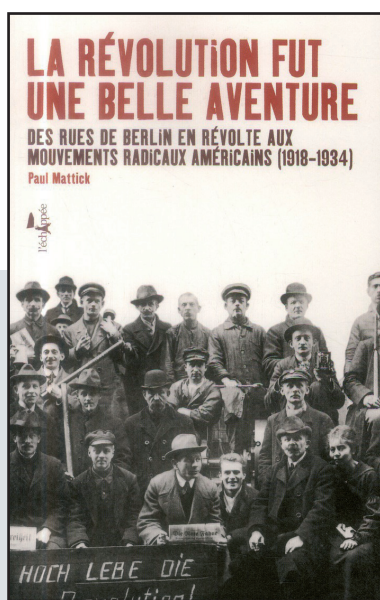
Là encore, le lecteur désireux d'en savoir plus sur les communistes de conseil trouvera toutes les entrées possibles.

Mattick continuera à militer aux États-Unis. Il note que dans ce pays le risque était d'être descendu dans la rue sans autre forme de procès. Lors de la grande crise de 1929, il va s'impliquer totalement dans des actions directes avec les chômeurs et les expulsés qui ne peuvent plus payer leur loyer. Période excitante pour Mattick qui réussit un moment à survivre sans travailler.

En fin de compte, la vie exemplaire d'un homme qui pratiqua le refus de parvenir tout en restant fidèle à son engagement d'adolescent. Mattick a vécu porteur d'une espérance, habité par l'enthousiasme. Oui, sa vie fut une belle aventure humaine.

André Bernard

Cercle libertaire Jean-Barru
de la Fédération anarchiste



Paul Mattick, *La révolution fut une belle aventure. Des rues de Berlin en révolte aux mouvements radicaux américains (1918-1934)*, L'Échappée, 2013, 192 pages, 17 euros.

Une voix s'est éteinte



CETTE VOIX, ELLE T'ÉTAIT PROPRE, mon Casquette, sans compromis, sincère avec tes amis, cinglant, persiflante et cassante avec tes ennemis, cette voix ne sera plus et pourtant elle résonnera pour longtemps en moi, «vieux chacal» cette expression que t'aimais tant. Je salue l'homme et l'ami, que j'ai rencontré un jour de novembre 1995 dans les studios Barsaq. C'était notre première émission, tu faisais déjà ta chronique «Jus de rue», il y avait Charles, Francis, Christian, c'était le temps des «Voyages magnétiques», les sorties du studio au p'tit matin, là-haut, sur la Butte. En 96 débute «Ça booste sur les pavés». L'aventure va durer dix ans (1996-2006). Dix ans de coups de gueule, de reportages pour dénoncer les vilénies de notre société, mais aussi dix ans de découvertes, de tranches de vie, musicales, sociales au micro de cette si belle et rebelle radio, qu'est Radio libertaire. De cette rencontre, une complicité s'est installée devenant plus forte au fil de ces années qui nous ont permis de tisser une amitié qui ne s'est jamais démentie. Des anecdotes, j'en aurais à foison, l'occupation de l'école d'Ulm, pôle emploi, EDF; la télé pirate Ondes sans frontières, rue d'Avron, les nouveaux studios, les sans-papiers, les exclus du Canal et tant d'autres aventures que nous avons vécues ensemble ou non, car tu avais à

cœur de dénoncer les travers du système. Tu avais cette énergie et cette rage au fond de toi mais aussi ce trop-plein d'humanité qui transparaisait plus que tu n'aurais voulu. Mais la vie ne t'a pas fait que des cadeaux: enfant de la DDASS, tu t'es beaucoup investi dans la lutte des «né(e)s sous X», ton goût pour la peinture Flamande t'a mis sur la touche pour un temps, tu as connu la rue avec tous ses travers et pourtant même dans cette période funeste, tu as puisé suffisamment d'énergie pour monter «le théâtre des Abysses» sous le pont Louis-Philippe. Comme tu le disais, tu n'avais pas fait «d'études» et pourtant, comme tous les autodidactes tu as démontré que quand on veut, on peut. T'avais une soif de connaissance, tu t'es mis à l'écriture, tu as publié *La Guerre des pauvres*, écrit des pièces de théâtre, la dernière étant *Oup's*, et que dire des enquêtes de Lacloche et tout ça à compte d'auteur car trop rebelle et libertaire pour s'assujettir. Tu étais droit dans tes bottes, ces bottes que je t'ai toujours connues. Et fier sous ta casquette, cette malice charmeuse dans l'œil, avec cette gouaille mi titi mi vosgienne. Cette région dont tu étais natif a vu l'arrivée d'une petite Bertille qui a fait la joie d'un vieil ours comme toi, j'ai pu voir un grand-père ému, elle a été un rayon de soleil. Après ta grève de la faim des enfants

du canal 2008, et celle de 2009 au Père-Lachaise, qui ne t'ont pas épargné, tu pars vers Bordeaux, t'es à fond dans ton agence d'investigation, tu prends le maquis, puis cet accident, la grande faucheuse te rate d'un cheveu. Sur les conseils de quelques-uns, tu décides de te refaire une santé et c'est vers le sud que tu poses ton ordi. Là, tu vas tenter de te réparer, l'Abeille va t'y aider comme elle a souvent tenté de le faire par le passé. La distance, la précarité de nos vies ne nous ont pas permis de nous revoir aussi souvent qu'on l'aurait souhaité. Cette fois la grande faucheuse t'a emmené avec elle, en nous privant de ta présence. Tu vas nous manquer, mon Casquette, on n'entendra plus tes gueulantes, on ne verra plus ta silhouette sur les conflits sociaux, ta caméra ne captera plus les dérives d'une société que tu essayais de réveiller. Ton micro ne récoltera plus la parole des sans-voix, des laissés pour compte, des anonymes que tu interviewais pour faire entendre leur rage et leur désespoir. Oui, tu vas nous manquer, me manquer, la lucarne à blaireaux ne fera sans doute pas cas de ton départ mais qu'importe. Radio libertaire perd une voix, je perds un ami. Adieu, vieille canaille.

Squale

Alain Monclus

26 mai 1953-15 novembre 2013



CONTINUER LE VOYAGE, courir sur la tête des animaux en voie de disparition, soulever le capot des colères, essayer les plâtres silencieusement, garder son calme comme on surveille un troupeau de brebis, s'allonger sur les machines renversées en regardant le ciel essayer sa vaisselle, croire que les fleurs ne sont que des langues passagères, amener son âne dans les collines, descendre dans les avens en portant des coquelicots dans sa main gauche, sourire à l'ombre d'une voix, parcourir le haut des lettres les yeux clos, éparpiller les dernières couleurs, faire bouillir la marmite de l'intransigeance, ponctuer la forêt de blasphèmes, creuser un trou dans le futur, voilà ce qu'il savait faire et aussi de temps en temps regarder par les trous de mémoire si chaque chose est à sa place, ces trous où marcher est un problème, où penser est interdit, où s'asseoir est ce que l'on a de mieux à faire au lieu de gribouiller sur la surface vitrée des futurs antérieurs, acclamer l'hirsute qui joue du luth, essorer les pensées rutilantes, s'affaler sur les convenances, organiser le désordre, peindre les yeux fermés, brûler tout ce qui ressemble de près ou de loin à un pèlerin douteux qui aurait quel que mot efficace dans sa besace, écouter et entendre l'écho des mots portés disparus...

... disparus dans l'angle mort de nos pensées, cet endroit indécis où nos jours sont comptés.

Alain Monclus

AMI ET COMPAGNON de route de l'anarchie, Alain était devenu depuis une dizaine d'années un pilier du cercle libertaire Jean-Barrué.

Alain est, avec Flora, à l'initiative de l'émission radio Achaïra, conçue pour s'ouvrir au monde autrement, porter et polliniser nos idéaux de liberté et de justice sociale, nos refus et nos approbations aussi.

Achaïra 90.10 sur la Clé des ondes, autrefois un jeudi sur deux, aujourd'hui le premier lundi du mois de 20 à 22 heures. Écoutez-là, ça continue !

Alain y tint longtemps (notamment) une chronique de littérature jeunesse d'une grande intelligence et qualité, nous faisant partager l'une de ses passions et sa façon de prendre soin de l'enfance, comme il l'aura fait toute sa vie d'instituteur.

Homme libre, humble et généreux, fidèle, tout à la fois tranquille et combatif, humainement toujours accueillant mais sans concession face notamment à la société nucléaire, l'injustice et la connerie. Il a également soutenu, accompagné jusqu'au bout la communauté rom, en particulier dans son village à Castres-Gironde.

Alain, c'est aussi, surtout, ce sourire et cette présence fraternelle d'être au monde et aux autres.

Et puis cet incroyable accent, attrapé ici et là... cette musicalité d'être, cette façon toujours chaleureuse de prononcer et d'être à l'écoute, qui faisait que l'on pouvait partager l'exil et l'amitié, rendant ainsi le monde plus habitable et vivable en sa compagnie.

Thomas

ALAIN, je me souviens quand tu es arrivé au cercle libertaire avec Flora. Le cercle avait encore un fonctionnement chaotique. Les gens venaient mais ne restaient pas bien longtemps.

Nous discutons alors de la nécessité de nous ouvrir à ceux qui n'étaient pas anarchistes ou même qui en avaient une idée préconçue et erronée, toujours la même : nous serions destructeurs, sectaires, violents, etc.

Avec Flora, vous nous avez proposé l'aventure d'une émission radiophonique. Je me souviens encore de cette longue nuit passée à une dizaine dans ton bureau pour concevoir et enregistrer les deux heures de l'émission zéro. Nous nous sommes alors lancés dans cette démarche de « pollinisation » des idées libertaires sur les ondes. Cela fut un travail collectif où chacune et chacun amena ses idées, ses compétences. Huit années de pollinisation radiophonique ! Tous, nous nous rappelons tes

interventions : posées, travaillées, réfléchies et chaleureuses. J'ai toujours en mémoire tes chroniques de la littérature jeunesse. Celle que tu choisisais de chroniquer déconstruisait les rôles sociaux préétablis, que ce soit sur les questions de genres, de vision de l'autre ou de postures guerrières, ou bien d'autres rôles transmis. Je me souviens de ta première chronique avec Petit-Gris, ce petit tout différent car migrant ; il portait toujours sa maison sur son dos.

Mais, là encore, nous avons eu par moments ne pas nous enfermer dans la radio et nous associer à divers projets : le souvenir de la Commune avec Serge Utgé-Royo pour ses Contre-chants ; avec Claire Auzias pour Louise Michel ; Lou Marin pour Albert Camus et les libertaires ; la décroissance avec Jean-Pierre Tertrais ; les anarchistes israéliens et la colonisation de la Palestine avec Guy Davidi, etc.

Tu t'étais aussi engagé avec intransigeance contre la société nucléaire ; et, le 15 octobre 2011, tu as pris la parole place Pey-Berland pour le cercle. Tu y dénonçais les manœuvres politicardes qui ont amené le mouvement antinucléaire français à tergiverser sur la sortie du nucléaire qui à défaut d'être immédiate devient de plus en plus hypothétique.

Un autre de tes engagements a été le soutien aux Roms, population toujours plus malmenée dans notre pays, bouc émissaire pour détourner la colère des victimes de la crise.

Comme pour beaucoup de membres du cercle, la Zone à défendre contre le projet d'aéroport de Notre-Dame-des-Landes a été le symbole d'une résistance. Cette mise en œuvre d'alternatives pour tenter de vivre au quotidien la société voulue est emblématique de ce que nous voulons, nous anarchistes. Ce combat s'inscrit bien dans l'optique de désobéissance civile et d'action directe non-violente qui éclaire la pensée du cercle. Tu t'es donc engagé dans le collectif Sud-Gironde de soutien à la ZAD.

Un dernier mot pour dire qu'avec Flora, vous aviez accueilli chez vous les rencontres pour le projet de regroupement des membres de la Fédération anarchiste au sein d'une union régionale Centre-Ouest, alors que tu sentais déjà les premiers symptômes de ton mal.

Alain, nous garderons vivant en nous ton sourire, ta chaleur ; ils continueront à alimenter nos réunions conviviales avec l'envie de poursuivre avec Flora tes combats dans la voie d'ouverture que tu as voulu tracer.

Philo



Jeudi 19 décembre

19:30>20:30 **Askatasunak !** Actualité politique en Euskal Herria.

Vendredi 20 décembre

14:30>16:00 **Les oreilles libres.** À l'occasion de la sortie de son nouvel album *Ondes primitives*, le contrebassiste Fred Marty viendra nous rendre visite.

Samedi 21 décembre

11:30>13:30 **Chronique syndicale.** Dictionnaire de mouvement ouvrier et social (1940-1968), Tome 9 avec Claude Pennerier. Suivi de : congés payés, une question de droit !

13:30>15:30 **Chroniques rebelles.**

Dimanche 22 décembre

15:30>17:00 **La Plume noire.** Nos nouveautés éditoriales anarchistes.

Lundi 23 décembre

11:00>13:00 **Lundi matin.** Infos et revue de presse.

16:00>18:00 **Trous noirs.** En cette période de solstice d'hiver et de jours les plus courts de l'année, l'équipe de Trous noirs hiberne. Nous nous retrouverons pour de nouvelles aventures anarcho-radiophoniques le 6 janvier de la prochaine année.

Mardi 24 décembre

22:30>00:30 **Ça booste sous les pavés.** Musique, reportages, actu.

Mercredi 25 décembre

10:30>12:00 **Blues en liberté.**

18:30>20:30 **Femmes libres.** Femmes qui luttent, femmes qui témoignent.

20:30>22:30 **Ras les murs.** Actualité des luttes des prisonniers.



Livre audio

Les contes rebelles du Sup Marcos

UN LIVRE CD pour fêter les 20 ans du soulèvement zapatiste du 1^{er} janvier 1994. Douze contes et récits, vingt photographies couleurs des communautés zapatistes, un CD contenant les textes du livre lus par John Berger, Bonga, Carmen Castillo, Manu Chao, D de Kabal, Jolie Môme, Denis Lavant, Les Ogres de Barback, Daniel Pennac, Serge Pey, Tamérantong.

Ce livre, coordonné par le collectif Grains de sable, est une réalisation solidaire dont les bénéfices seront versés aux communautés zapatistes.

Vingt ans après le 1^{er} janvier 1994, les zapatistes sont toujours là. Entre-temps, ils ont construit une autre réalité sociale et une démocratie radicale d'autogouvernement. Mais l'histoire du zapatisme, c'est aussi la profusion des histoires que le sous-commandant Marcos ne cesse de raconter : celles du vieil Antonio – porte-parole d'un imaginaire indien déconcertant –, du scarabée Durito – infime insecte se prenant pour Don Quichotte –, ou encore de ces enfants intrépides qui infligent défaite sur défaite au stratège de l'EZLN.

Ces contes nous invitent à écouter la parole de ceux que l'on n'écoute pas. Ils sont portés jusqu'à nous par la personnalité et la voix de douze lecteurs et lectrices, pour intensifier le plaisir de les savourer, enrichir notre propre imaginaire et interroger nos principes de vie.

Le livre coûte 19 euros. En souscrivant avant le 31 janvier 2014, vous pouvez l'avoir pour 12 euros TTC (+ frais d'expédition).

Pour souscrire, rendez-vous ici :

<http://www.muscadier.fr/catalogue/souscription-contes-rebelles/>

Merci de votre soutien !

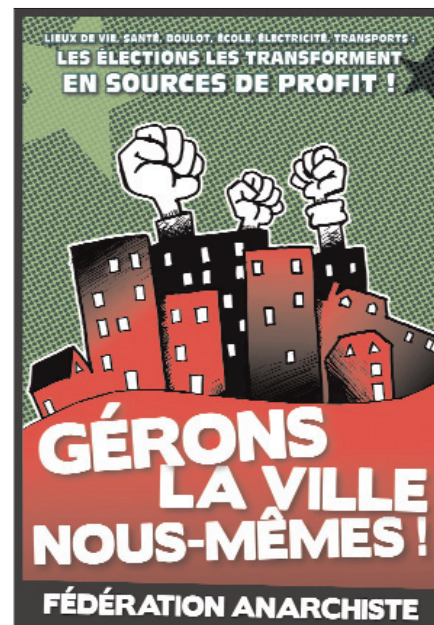
Les Grains de sable



News de la FA

Une nouvelle liaison est présente dans le département des Deux-Sèvres (79) à Thouars.

Vous pouvez contacter la liaison Bakounine de la Fédération anarchiste à l'adresse bakounine@federation-anarchiste.org



AGENDA

Vendredi 20 décembre

Paris XI^e

19h30. Une soirée de l'émission Blues en liberté de radio libertaire. Un vendredi de blues à Publico, juste avant ce que l'on appelle la trêve des confiseurs! L'objet sera un film de Wim Wenders consacré à Skip James, Blind Willie Johnson et JB Lenoir. Le film fait partie de la *Blues anthology* concoctée par Martin Scorsese. C'est peut-être le plus célèbre: *The Soul of a Man*. Librairie du Monde libertaire, 145, rue Amelot. Entrée libre.

Saint-Denis (93)

19h30. Projection du documentaire *Les Printemps du sang arabe* de Marie-Ange Poyet. En présence de la réalisatrice. La Dionysité, 4, place Paul-Langevin. Prix libre.

Paris XVIII^e

Conférence «The revolution is coming: résistance et révolution

dans la science-fiction» par Bertille (Groupe Étoile noire). Il y a fort longtemps, dans un univers lointain, très lointain... émergea de la pop culture un genre, la science-fiction. Et depuis lors, celui-ci n'eut de cesse de remettre en cause l'autorité, la hiérarchie, l'absence de liberté en prônant une résistance révolutionnaire. Aussi, lors de cette conférence, il s'agira de s'intéresser aux liens entre résistance, révolte, révolution et pensée anarchiste dans certaines œuvres de science-fiction. À la bibliothèque La Rue, 10, rue Robert-Planquette.

Samedi 21 décembre

Pont-en-Royans (38)

Le collectif libertaire La Rue rôle organise pour la deuxième fois un festival du court-métrage. Projection de 14 heures à 20h30 dans la salle de cinéma de la médiathèque La Halle. Place de la Halle.

La **bibliothèque La Rue** est ouverte tous les samedis de 15 heures à 18 heures, au 10, rue Robert-Planquette. Un samedi par mois une rencontre avec un écrivain, un artiste ou un militant anarchiste est organisée. Pour en savoir plus, consultez le site de la bibliothèque <http://bibliothèque-larue.over-blog.com>

La **librairie du Monde libertaire**, 145, rue Amelot. Ouverte du mardi au samedi inclus de 14 heures à 19 heures (le samedi, ouverture à 10 heures). Site Web: www.librairie-publico.com.

La **librairie libertaire La Gryffe**, 5, rue Sébastien-Gryphe. Ouverte du lundi au samedi inclus de 14 heures à 19 heures. Téléphone/fax: 04 78 61 02 25. Courriel: librairie@lagryffe.net. Site Web: www.lagryffe.net.



T'ES ROCK COCO ?

Week-end Scoopitonique
pour l'inauguration de l'EXPO de Go To Léo !!

Projection de Scoopitones, dédicaces de livres et de tableaux.

Vendredi 13 décembre à partir de 18h00
et samedi 14 décembre 2013 à partir de 14h00

Librairie PUBLICO - 145, rue Amelot - 75011 PARIS
Métro République, Oberkampf ou Filles du Calvaire.
Infos sur <http://gotoleo.canalblog.com/>



Laurent Valambreuse
LIBRAIRIE
PUBLICO
www.librairie-publico.com

Imprimerie 34
Toulouse

PRÉSENTE
T'ES ROCK COCO?

du 10 oct

EXPO
IN LIVE

AU 31 Juin 2014

PEINTURES
AFFICHES FLYERS
LIVRES - JOURNAUX
SCOOPITONES



AU DEBUT DE
CHAQUE MOIS

le monde
libertaire

TE DANS TOUS LES
ou 3, rue Ternaux - PARIS



gotoleo.canalblog.com



editions-libertaires.org

Laurent Melon